894.342-3
А-12
К
фр-яз.

ABAI
IBRAHIM
KOUNANBAIEV
1845-1904

PAROLES EDIFIANTES

894.342-3
A-12
K
фр. яз.

ABAI IBRAHIM KOUNANBAIEV
1845-1904

PAROLES EDIFIANTES

Edition "BILIM"
2000

ББК 84 Каз 7-44
А 13

Traduction de *Gulnar SARSIKEIEVA, Kouliach DOUISSEKOVA et Jacques MARTIN*
Dessins de *Raouchane MAMBEKOVA*

Abaï Ibrahim Kounanbaiev
А 13 Paroles Edifiantes. — Almaty: Bilim, 2000 — 128 pages.

А $\frac{4702250101-027}{412\ (05)-2000}$ non publié. ББК 84 Каз 7-44

Казакстан Республикасының
Ұлттық кітапханасы
97120
Научная библиотека
Республики Казахстан. Инв. №

ISBN 5-7667-2448-9

© **"Bilim", 2000**

Remerciements:

Les traducteurs expriment leurs plus sincères remerciements à M. Roland AUMAITRE, Directeur Général de la société mixte kazako-francaise KATCO et représentant de COGEMA (FRANCE) au Kazakhstan,sans qui cet ouvrage n'aurait pas vu le jour.

ABAÏ (IBRAHIM) KOUNANBAIEV
1845-1904

L'année 1995 a été pour l'UNESCO celle de la célébration du cent-cinquantième anniversaire de la naissance du grand poète et philosophe populaire Abaï, considéré comme un des pères de la nation kazakhe.

Né en 1845, Abaï descendait de familles riches et célèbres dans son pays. Son arrière-grand-père Irguizbaï était un juge et héros de la tribu Tobykty, venue du Turkestan. Son grand-père Ouskenbaï et son père Kounanbaï jouissaient également d'une grande influence comme juge et sultan. Sa mère Ouljane provenait aussi d'une famille du district de Karkaraly et avait pour oncles des humoristes très populaires dans la steppe.

C'est le 23 juin 1904 que la grande voix d'Abaï s'est éteinte à Tchinguiz, dans le district de Sémipalatinsk, tout près du polygone d'essais nucléaires dont les protestations du mouvement anti-atomique ont obtenu récemment la fermeture.

L'éducation scolaire d'Abaï fut courte. Après avoir appris à lire et écrire dans la steppe, il entra à 12 ans à la médersa du mollah Akhmed Riza pour 3 ans et fréquenta l'école paroissiale russe pendant quelque trois mois.

Dès l'âge de 15 ans il devint l'adjoint de son père et en quelques années acquit la réputation d'un chef kirguiz influent et utile à son peuple, d'un des meilleurs spécialistes des coutumes juridiques populaires. Il publia un recueil de contes et proverbes des sages de la steppe.

Ayant appris seul arabe, persan et turc, il devint un expert de l'Islam et des livres saints et se servait de ses connaissances pour confondre les faux spécialistes, mollahs et ichanes ignorants qui colportaient une foi hypocrite. Lui-même pratiquait peu les rites extérieurs de la religion musulmane et, malgré la tradition familiale, n'observait que peu jeûnes et prières.

Sa carrière de poète commença très tôt, mais il refusa de faire comme les «akhines» qu'il accusait de prostituer leur art en «vendant leur art pour un plat de lentilles», en ne cherchant qu'à soutirer l'argent aux riches.

Heureusement il fit la connaissance de déportés politiques russes engagés dans une enquête ethnographique. Grâce à eux, surtout à Mikhaelis, à qui il garda une reconnaissance fidèle, il connut la littérature russe, les oeuvres de Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, Saltykov-Chédrine, Dostoïevski et bien d'autres. Il se familiarisa aussi avec Spencer, Lewis, Dreper et Tchernitchevski et traduisit en kazakh nombre d'oeuvres de Lermontov, de Krylov et le poème de Pouchkine: Eugène Onéguine, dont la Lettre de Tatiana est restée populaire dans la steppe, où ces traductions étaient chantées par les akhines avec la dombra. Les chanteurs populaires portaient les vers et les chants d'Abaï dans les aouls où ils étaient repris par la jeunesse.

Autodidacte d'une immense culture, Abaï regrettait pourtant de n'avoir pas étudié plus tôt, et engageait les Kazakhs à donner une bonne éducation à leurs enfants. Il se donna beaucoup de mal pour envoyer les siens à l'école russe, non dans le but d'en faire des fonctionnaires, mais pour qu'ils enrichissent leurs connaissances et soient utiles à leur peuple. Son second fils Abdrakhman étudia ainsi à Tioumène, puis à l'institut technique de St Pétersbourg et allait entrer à l'école d'artillerie Mikhaïlovski lorsqu'il mourut du mal de poitrine.

La perte en mai 1904 d'un autre fils bien-aimé, Magaouya, hâta la mort du poète qui s'éteignit quarante jours plus tard, retiré de la vie publique.

Son oeuvre est le reflet de sa vie qui se déroula à la fin de la colonisation du Kazakhstan par la Russie des tsars, période qui apporta dans la steppe patriarcale le capital commercial avec ses côtés positifs et négatifs. A la fois aksakal (sage aux cheveux blancs) vénéré, porteur de foi et de tradition et chantre de la connaissance apportée par la langue et la civilisation russe, il chante les vertus tribales de son peuple mais fustige carriérisme, népotisme et délation, ces vices apportés par l'administration russe des goubernias, des volosts et des starchinas. Penseur au savoir encyclopédique, considéré comme le fondateur de la

langue littéraire kazakhe, il a su renouveler la poésie populaire, affadie par les «akhines» avides et flagorneurs, par des formes nouvelles, une inspiration plus large incluant une profonde réflexion sur la société de son époque.

Les «paroles noires», que nous pourrions appeler sermons, ou paroles édifiantes, et dont nous présentons ici une traduction française du texte en langue kazakhe, sont le fruit des méditations que le poète, blasé, propose au soir de sa vie à la jeunesse de son peuple. Nul doute que chacun, sans pour autant bien sûr approuver toute la philosophie d'Abaï, trouvera matière à penser chez le vieux sage de la steppe.

Novembre 1996

Jacques MARTIN,
Kouliach DOUISSEKOVA,
Gulnar SARSIKEIEVA

PREMIERE PAROLE

Ai-je bien passé mon temps avant d'arriver à cet âge qui est le mien; j'ai joui de la vie, j'ai pesé le pour et le contre, j'ai rivalisé avec mes adversaires, j'ai contesté leurs prétentions, j'ai lutté pour mes idées; ma vie a été traversée de mille soins et de mille peines. Et je suis venu à maturité; j'ai épuisé mes forces, je me suis lassé de tout, j'ai compris le caractère éphémère, la fragilité et la vanité de la vie humaine. Et cette pensée me tenaille: à quoi alors consacrer le reste de mes jours? A quoi m'occuper?

Guider le peuple par mes conseils? Mais le peuple ne se conduit pas. Que celui qui se réduit à l'éducation, que des jeunes remplis d'ardeur et embrasés de passion le fassent. Quant à moi, qui connais cette vérité, qu'Allah me garde de cette tentation!

Accroître mon troupeau? Je n'en suis pas capable. Que mes enfants s'en occupent pour s'assurer leur vie. Moi, vieilli, j'ai de l'estime pour le temps qui me reste à vivre, et ce serait péché d'employer mes dernières forces à faciliter l'existence des voleurs, des escrocs, des quémandeurs.

Etudier les sciences? Mais il n'y a personne qui ait l'esprit scientifique ou qui veuille se livrer à l'étude des sciences. A quoi sert au marchand de mesurer de l'étoffe, seul, dans le désert? La science me fera devenir promptement vieux si je n'ai personne avec qui je pourrai partager mes chagrins et mes peines.

Alors, me consacrer à Allah? J'en suis incapable. Il me faudrait pour cela le calme que ni mon humeur,

ni mon rythme de vie ne m'assurent. Comment trouver en moi, chez ce peuple, dans ce pays, la tranquillité qui me permettrait de me vouer à la religion?

Elever les enfants? Mais je ne puis le faire. Je pourrais me donner à cette mission si je savais dans quel but, si je savais à quoi ils s'occuperont plus tard dans la société, s'ils sauront en paix tirer parti de leurs connaissances. Comment les éduquer s'il m'est difficile de leur indiquer dans quelle direction aller et à quoi s'occuper? Même cela, je n'ai pas eu le plaisir de le faire.

En fin de compte, l'idée m'est venue de noter toutes les pensées qui se présentent à mon esprit, et de me complaire à les porter sur le blanc du papier avec le noir de l'encre. Si quelqu'un trouve dans mes paroles les mots qu'il recherche, qu'il les recopie ou les relise. Et si personne n'y pense trouver profit, alors mes paroles, comme on dit, resteront pour moi. Il ne me restera qu'à accepter cette situation et à reprendre les mots qui sont les miens

Finalement ma décision est prise: je n'aurai dorénavant d'autre travail que d'écrire.

DEUXIÈME PAROLE

Quand j'étais enfant, j'entendais nos Kazakhs, en voyant un sarte*, se mettre à se moquer de lui: «Ah, que tu es ridicule avec ta robe aux larges pans, ton langage de tadjik bégayant, perpétuel indécis, fanfaron, qui vas de l'autre côté de la montagne ramasser des roseaux pourris pour couvrir ta maison. Tu as peur de ton ombre, tu adresses des paroles flatteuses aux autres par devant mais tu dénigres leurs filles par derrière. C'est à cause de tous ces commérages et de tout ce tapage soient «sarte-sourte» qu'on vous appelle «sartes».

Voyant un Nogaï*, ils l'injuriaient en riant: «Eh, toi, le Nogaï, tu as peur du chameau; tu te fatigues à cheval et tu te mets à marcher pour te reposer. On devrait plutôt vous appeler Nohaïs*, et non Nogaïs, car vous n'êtes que des bons à rien, des soldats nogaïs, des fuyards, des petits commerçants».

Ils tournaient aussi en dérision le Russe: «Si le Russe aperçoit un aoul*, il accourt en mettant son cheval au galop, ce mauvais Russe aux cheveux gras et sales. Il croit tout ce qu'on lui dit, et demande même qu'on lui montre l'«ouzoun-koulak»*.

Alors je pense: «Oh, mon Allah! Tous les autres peuples sont maudits, et nous sommes le meilleur peuple sur terre». Et je me réjouis de ces paroles qui excitent en moi un sentiment de supériorité et de plaisir.

Mais ensuite, en réfléchissant, je me rends compte qu'il n'y a pas de moisson où le Sarte n'ait participé, pas de fruit qu'il n'ait cultivé. Il n'est pas de terre où le

Sarte n'ait exercé son commerce, pas d'artisanat ou d'art qu'il n'ait maîtrisé.

Les Sartes ne se font pas de mal en guerroyant les uns contre les autres; ils vivent en meilleure harmonie que nous. Avant l'arrivée des Russes, ce sont eux qui vêtaient les vivants et fournissaient le linceul des défunts. N'achetaient-ils pas de grandes quantités de bétail que les Kazakhs ne voulaient pas partager avec leurs fils? Et quand arrivèrent les Russes, ils leur empruntèrent leur savoir-faire. Et maintenant tout est chez les Sartes: les riches notables, les mollahs instruits, l'habileté, la propreté, la courtoisie.

Quand je regarde le Nogaï, je vois qu'il supporte d'être soldat, de ne pas joindre les deux bouts, qu'il sait être fort devant la mort et qu'il est fidèle au mollah, à la médersa*, à Allah. Il sait acquérir la fortune à la sueur de son front et vivre dans le luxe. Certains Kazakhs, pour gagner leur pain, deviennent les esclaves de ces riches propriétaires, et les autres recherchent leurs faveurs. Et le Nogaï met à la porte un de nos riches Kazakhs: «Nous n'avons pas ciré notre parquet pour que toi, Kazakh puant, tu viennes le salir de tes bottes boueuses!»

Leur force vient de ce qu'ils vivent en bonne harmonie, qu'ils ont su exercer artisanat et art, qu'ils ont su augmenter la richesse de leur cheptel.

Du Russe, je n'ai rien à dire. Nous ne valons même pas leurs serviteurs et leurs servantes.

Alors, que sont devenues nos paroles de supériorité sur nos voisins, nos vantardises, les moqueries qui nous réjouissaient tant?

TROISIÈME PAROLE

Pour quelle raison les Kazakhs se veulent-ils du mal, ne se souhaitent-ils pas de bien, se mentent-ils souvent les uns aux autres, se disputent-ils les places? Pour quelle raison sont-ils devenus indolents et oisifs?

Les grands sages de notoriété mondiale ont depuis longtemps remarqué que le paresseux est lâche et sans volonté; que l'aboulique est toujours poltron et vantard; que le fanfaron ajoute la sottise à la lâcheté; et que le sot est toujours ignorant et insolent. Le quémandeur paresseux est insatisfait; il se permet tout et n'est bon à rien.

Cela vient de ce que le Kazakh ne pense qu'à augmenter son troupeau. Et il ne peut obtenir ce résultat s'il s'occupe de choses telles que la moisson, le commerce, l'art ou la science. Chacun de ceux qui ne pensent qu'à accroître leur cheptel a envie de s'enrichir, et non seulement lui-même, mais aussi ses enfants.

Si son troupeau s'agrandit, le Kazakh le fera élever par les bergers, et lui-même, nouveau riche, passera son temps à s'empiffrer de viande, à boire tout son saoûl de capiteux «koumys»*, à conquérir les belles, à posséder le cheval qui gagnera la course. Si sa maison d'hiver est trop petite, il saura bien présenter sa demande et graisser la patte des gens influents pour s'approprier la maison d'un autre, par ruse ou en y entrant le premier. Celui-ci, dévalisé, persécutera un autre voisin ou en sera réduit à quitter son pays natal. C'est ce que pense chaque Kazakh.

Ces gens-là se veulent-ils du bien, se témoignent-ils de l'amitié? Plus il y a de pauvreté, plus la main

d'oeuvre est bon marché. Plus il y a de miséreux, plus il y a de lieux d'hivernage libres. Celui-là veut ma ruine, et moi j'attends qu'il sombre dans la misère. Petit à petit notre inimitié secrète se révèle au jour; notre hostilité ouverte nous transforme en ennemis, et nous nous querellons, nous nous faisons des procès, nous nous divisons en partis, et nous soudoyons des partisans influents pour triompher de nos adversaires et accéder au pouvoir en devenant «bolys».

Celui qui a perdu cette bataille ne quittera pas le pays, ne travaillera pas, ne recherchera pas à s'assurer sa suffisance, il ne s'intéressera ni à l'élevage, ni à la moisson, ni au commerce; il adhérera tantôt à ce parti, tantôt à l'autre, il se vendra à celui-ci ou à celui-là, végétant dans la mendicité et le déshonneur.

Les voleurs n'ont pas disparu de la steppe. Quand le peuple est uni, personne ne supporte leurs larcins, mais si le peuple est divisé, le voleur pourra redoubler d'activité, encouragé par le soutien de ceux qui témoigneront par serment de leur innocence.

C'est ainsi que les meilleurs hommes du pays ont été accusés faussement d'agressions et de pillage, qu'on a intenté contre eux des affaires criminelles, qu'ils ont été traduits en jugement, qu'on a suscité contre eux de faux témoignages. Tout cela pour leur barrer la route des élections et les empêcher d'accéder à d'importantes responsabilités. Calomnié et humilié, si la victime implore l'aide de tels gredins, il transige avec son honneur; mais s'il ne s'incline pas devant eux, il sera injustement considéré comme un criminel, dégradé, privé de son travail, condamné à mort.

Les dirigeants du «volost» (district rural) qui ont obtenu leur situation par malice et tromperie ne s'intéressent pas aux hommes calmes et modestes, mais s'efforcent de se ménager des relations avec les gens qui peuvent leur être utiles, dont la malice et l'avidité peuvent les aider et effrayer leurs adversaires, car il vaut mieux être leurs amis que leurs ennemis.

Il est un proverbe très répandu chez les Kazakhs: «Ce n'est pas le fond de l'affaire, mais l'essence de la personne qui importe». Cela signifie que les gens croient qu'on peut obtenir ce qu'on veut non pas par des moyens respectables, mais par la ruse et la malice.

On élit le «bolys» pour trois ans. La première année, il passe sur les petites vexations et les reproches:

«N'est-ce pas nous qui t'avons élu?». Il consacre l'année suivante à la lutte contre son rival aux élections. La troisième année se passe à rechercher tous les moyens de conserver son poste. Qu'en reste-t-il?

Quand j'observe comme mon peuple se corrompt et s'avilit de plus en plus dans ces querelles, j'en viens à cette idée: il faut choisir comme chefs de district des gens qui ont reçu une éducation russe, même si elle n'est pas grande. Si on n'en trouve pas, ou si on ne veut pas le proposer, qu'il soit alors désigné par le chef de district ou le gouverneur militaire. Cela serait très utile: d'abord les Kazakhs vaniteux feraient instruire leurs enfants; ensuite les bolys ne dépendraient pas des caprices de l'aristocratie locale, mais seraient seulement subordonnés au pouvoir supérieur.

Bon! si l'on tient compte de l'enquête, de l'interrogatoire pour la nomination, peut-être les dénonciations, les déclarations mensongères, peut-être ces intrigues seront-elles moins nombreuses, peut être ces candidats disparaîtront-ils?

Bon! dans chaque district on élit un "starchina" et un «byï», ce qui entraîne beaucoup de maux pour le peuple, comme cela a été prouvé. Il n'est pas au pouvoir de chacun d'exercer la justice.

Pour cela, pour tenir conseil, comme on dit «au sommet de Koultobié», il est indispensable de connaître les lois venues de nos ancêtres, la «voie véritable» du Khan Kassym*, la «voie ancienne» du Khan Essym*, les «Sept règles» du Code du Khan Az Taoukié*. Mais, comme elles ont vieilli et ne répondent plus à l'esprit du temps présent, elles exigent des modifications et des maîtres infaillibles, et il n'y en a presque plus.

Les gens qui connaissent bien l'histoire des Kazakhs disent: «Là où il y a deux byïs, naîtront quatre litiges». Cela signifie que s'il y a un nombre pair de juges, cela ne fait qu'aggraver les disputes et qu'on ne pourra s'accorder. Il me semble qu'il serait mieux d'élire les juges par trois, de choisir les plus dignes et les plus intelligents sans définir la durée de leur mandat. Ils ne seraient démis qu'en cas de faute.

Que les procès soient réglés par deux juges et un médiateur choisi par les plaideurs, et que tous trois mènent l'affaire. Et s'ils ne trouvaient pas de solution, ils s'adresseraient à l'un des trois juges permanents. Alors les procès ne traîneraient pas.

QUATRIÈME PAROLE

On a depuis longtemps remarqué que le rire est pareil à l'ivresse. L'homme ivre se sent malheureux, il se met à dire tout haut ses pensées, et ce bavardage donne la migraine à celui qui l'écoute. L'homme qui se livre à ce rire stupide, perd sa conscience, se désintéresse de son métier, de ses affaires et fait des bêtises. Il sera également malheureux sur cette terre et dans l'autre monde.

L'être humain porté aux réflexions tristes et amères est plus concentré sur ses travaux quotidiens et le souci de l'au-delà. La concentration dans les affaires et les pensées mène à l'aisance, et les gens qui possèdent ces qualités sont, en règle générale, d'une autre trempe. Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il faut toujours être d'humeur chagrine, se livrer à des pensées amères ou se tourmenter à chaque déconvenue. Un tel fardeau est au-dessus des forces de l'homme. L'homme pourra-t-il se défendre de rire? Cela aussi est au-dessus de ses forces. Simplement, il est nécessaire d'oublier ses peines dans le travail raisonnable, et non dans le rire vide.

Ne pas trouver l'issue, s'enfermer dans ses peines, accepter de devenir le prisonnier de son chagrin, c'est «être maudit d'Allah», et je ne vous conseille pas d'être toujours tristes.

Ne te réjouis pas des mauvaises actions des gens. Si tu as vu le malheur, que ton rire soit amer. Le rire amer est toujours bref.

Réjouis-toi lorsqu'un homme accomplit une bonne action, car tu as vu un bon exemple. La pensée de ce

qu'a fait cet homme déterminera d'elle-même combien tu riras.

Mais il y a une forme de rire contre laquelle je veux mettre tous les hommes en garde. Il ne naît pas dans la poitrine, ne vient pas du coeur, comme le veut Allah. C'est un rire fabriqué de toutes pièces, qui ne change que l'extérieur, que le visage. Il est beau et sonore, ce rire affecté et multiforme ne naît que pour attirer l'attention des autres.

L'être humain vient à la vie avec des larmes et meurt dans la colère. Ne sachant où trouver le bonheur, les gens avilissent leur vie en occupations vides. Ils se pourchassent les uns les autres, se vantent les uns devant les autres, accumulent la richesse, et quand vient la dernière heure, ils sont prêts à donner tout ce qu'ils ont amassé pour acheter un seul jour de vie.

Vivre dans la ruse au regard faux, dans la tromperie, la mendicité, c'est la vie du chien, de l'aventurier. D'abord, fais ta prière à Allah. Ensuite, utilise ton savoir et tes forces pour te mettre à la besogne et vivre d'un travail honnête; alors la terre fertile te procurera ses fruits.

CINQUIÈME PAROLE

L'homme qui a le coeur gros ne peut pas se dominer, il s'agite sans cesse, ne domine ni son corps, ni ses nerfs, ne retient ni les larmes de ses yeux, ni les paroles de sa bouche. J'ai entendu moi-même des Kazakhs prier ainsi: «Oh, Allah! rends-moi insouciant comme le nourrisson!», ce qui signifie que le Kazakh croit qu'il est plus sage que l'enfant, qu'il cherche quelque chose d'important dans la vie et qu'il en souffre profondément.

On peut comprendre les causes de sa tristesse à travers quelques proverbes:

«S'il te reste à vivre jusqu'à midi, fais tes provisions pour la journée»;

«Si tu n'as rien, même ton père te délaissera»;

«Le bétail est aussi cher à l'homme que son foie»;

«Au riche visage clair, au pauvre visage ridé»;

«Le brave et le loup n'ont pas faim sur la route»;

«Le brave homme élève son bétail, l'insouciant se le fait voler»;

«Celui qui donne, peut entrer partout»;

«La main qui prend sait aussi rendre»;

«Celui qui arrive à amasser du bétail, est digne de le garder»;

«Qui ne respecte pas le riche, se détourne aussi d'Allah»;

«Si tu as faim, les idées funèbres se présenteront à ton esprit»;

«Ne t'approche pas du lac sans poissons, ne vis pas dans le village sans charité».

Ils sont innombrables, ces proverbes.

Quelle est leur morale? Il est évident que le Kazakh ne se soucie ni de la paix, ni de la science, ni de la connaissance, ni de la justice. Mais ce qu'il sait faire, c'est flatter le propriétaire pour lui prendre son bétail. Et s'il ne réussit pas, il deviendra son féroce ennemi. Il n'aura pas honte de dépouiller son propre père. D'ailleurs celui qui amasse du bétail par vol, ruse, escroquerie ou contrainte ne sera pas considéré comme criminel. Alors, en quoi l'adulte est-il plus sage que le nourrisson?

Mais si le petit enfant a peur d'un «ochakh»* rouge, l'adulte ne craint pas même le feu de l'enfer. L'enfant confus voudrait être à cent pieds sous terre, mais l'adulte dans cette situation ne baisse même pas les yeux et n'a honte de rien. Est-ce en cela qu'il a de l'avance sur l'enfant? Ceux-là sont prêts à te renier si tu te distingues d'eux, si tu ne partages pas avec eux ta richesse.

Et c'est là le peuple qui est le mien, celui que je recherche, celui dont j'essaie de trouver le chemin du coeur.

SIXIÈME PAROLE

Il est chez les Kazakhs un proverbe qui dit: «La source de l'art, c'est l'unité, l'origine de l'aisance, c'est la vie».

Mais le Kazakh ne sait pas chez quel peuple règne l'unité, ni comment il peut vivre en harmonie. Les Kazakhs pensent que l'unité, c'est l'aspiration à la communauté partagée du nom, de la nourriture, du costume, des biens. S'il en est ainsi, à quoi sert la richesse, et quel mal peut faire la pauvreté? Est-ce que cela vaut la peine de travailler pour amasser du bétail et de la partager avec ses proches? Et on appelle cela l'unité? Moi je dis non, parce que l'unité doit se faire dans les esprits, non dans la communauté de biens. Tu peux t'unir avec tes parents, mais aussi avec des gens de différentes provenances, de diverses religions, en partageant ton bien avec eux. Mais si tu délaisses la concorde pour la richesse, alors tu commenceras à t'attirer la malédiction d'Allah.

Si tes proches ne cherchent pas à prendre ton bétail, alors ils pourront prier Allah, et il leur donnera lui-même ce qu'ils méritent. S'ils s'accrochent à ton bien, alors Allah ne leur pardonnera pas, ils cesseront de s'occuper de leurs affaires et commenceront à se jeter les uns sur les autres et à s'outrager mutuellement. Pour tromper, le Kazakh déguisera son aspect extérieur, son visage, cachera sa rancune; il utilisera au mieux calomnie, malice et ruse. S'il ne réussit pas, il reprendra ses agressions pour provoquer des ripostes. Comment atteindre alors l'unité et l'harmonie?

«L'origine de l'aisance, c'est la vie», dit le proverbe, mais de quelle vie s'agit-il? Est-ce l'existence du corps, que l'âme ne quitte pas? Moi, je dis non, parce que cette vie-là est aussi celle qui est donnée au chien, celle qui dépend de la nourriture et de l'assimilation des aliments. Elle transforme l'homme en ventre, elle le fait chérir et aimer cette vie et craindre la mort plus que tout, elle le fait haïr la vie céleste. Pour sauver sa vie, il est prêt à fuir l'ennemi et passer pour un lâche, à se soustraire au travail et passer pour un fainéant, pour un être sans volonté.

Non, ce proverbe parle d'une autre vie. Celle d'une âme vivante et d'un esprit lucide. Si tu es vivant, mais que ton âme est morte, les paroles de la raison ne pourront atteindre et cultiver ton esprit. Mais si tu t'occupes à un travail honnête, alors tu gagneras ta vie dans le bien.

Les vers qui suivent:

«Rien qu'un parasite, un plaisantin,
Toujours content de la nourriture prête,
Même s'il se donne l'air habile,
Sans souci de sa réputation,
C'est une âme vile et sans vergogne.»

signifient que cette existence l'obligera à accepter la mort envoyée par l'«ordre blanc» d'Allah plutôt qu'à vivre cette vie.

SEPTIÈME PAROLE

Dès que sa mère le met au monde, le bébé est mû par deux inclinations.

La première c'est le besoin de boire, de manger et de dormir. Ce sont les besoins du corps; sans cela, le corps ne pourrait abriter l'âme, se développer , ni prendre de la force.

Le second est le goût d'apprendre. Le jeune enfant est attiré par les choses brillantes, il les tâte, les porte à sa bouche, les goûte, les porte à sa joue, à sa gorge. Il tressaille en entendant les sons de la flûte ou du violon et essaie de les saisir. Devenant plus grand, il s'élance quand il entend aboyer le chien, beugler le bétail de la ferme, rire ou pleurer une personne, et pose des questions: «Qu'est ce que c'est?», «Pourquoi celui-ci fait-il cela?», «Pourquoi cet autre agit-il de cette manière?». Il s'affaire pour connaître ce qu'il voit de ses propres yeux ou qu'il entend de ses propres oreilles. Tout cela est déjà une exigence de l'âme, le désir de tout voir, de tout entendre, de tout apprendre.

S'il ne découvre pas lui-même les secrets visibles et invisibles du monde, s'il ne comprend pas le sens de ce qu'il voit, il ne deviendra pas un homme. Si l'homme ne sait pas ces choses-là, il ne sera rien de plus qu'une bête. Dès l'origine, Allah a distingué l'homme de la bête, en le faisant plus grand, en lui donnant une âme.

Cet enfant, aux forces et au cerveau à demi-développés, qui pose tant de questions sur les choses, jusqu'à nous en faire perdre sommeil, appétit et passions, pourquoi, quand il grandira, quand il prendra de la sagesse, quand il cherchera sa place dans le

monde, quand il voudra trouver un mentor, ne lui indiquons-nous pas la voie à suivre sur la trace des savants?

Il aurait fallu infatigablement élargir notre horizon, accroître les trésors que nous avions dans l'enfance amassés avec passion, car le savoir est la nourriture de l'âme, et l'âme est plus chère que le corps, qui doit se soumettre à elle. Mais nous ne l'avons pas fait. Nous avons braillé et croassé comme une bande de corneilles, et nous n'avons pas su dépasser les futiles querelles de l'aoul. C'est seulement dans l'enfance que l'âme nous a guidés. Devenus plus grands et plus forts, nous l'avons maîtrisée et soumise au corps. Nous avons regardé le monde avec nos yeux mais pas avec notre raison, refusant de faire foi aux élans de nos sentiments. Nous nous sommes contentés de contempler l'apparence des choses, sans essayer d'approfondir et de pénétrer leurs secrets, jugeant que nous n'y perdions rien.

Aux conseils et aux remarques à ce sujet, nous avons répondu: «Ce que tu sais est à toi, ce que je sais – à moi», «A quoi bon être riche de l'intelligence de l'autre, mieux vaut vivre avec sa propre petite étincelle de bon sens». «Oh, Allah! qui est meilleur que qui?», disons-nous en feignant d'ignorer s'il existe un homme meilleur.

Sans chaleur dans la poitrine, pas de foi au coeur. En quoi nous distinguons-nous de l'animal sauvage, si, comme eux, nous ne voyons que de nos yeux? Nous étions meilleurs dans l'enfance. Nous étions l'enfant de l'homme, brûlant de la soif de connaître. Mais maintenant nous sommes pires que les animaux sauvages. L'animal ne sait rien du monde, mais il ne cherche pas à contredire. Nous non plus ne savons rien, mais nous nous en défendons avec acharnement jusqu'à faire saillir nos veines pour cacher notre ignorance crasse et la faire passer pour de la science.

HUITIÈME PAROLE

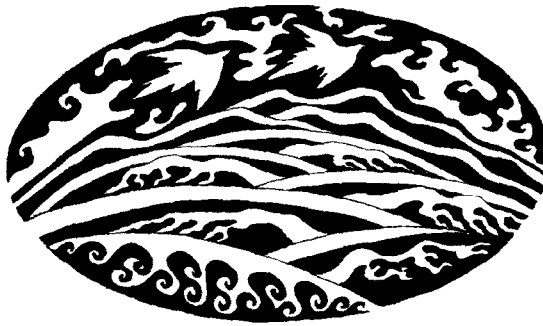
Qui est prêt à prêter l'oreille aux sages conseils, à écouter la morale? L'un est bolys, le second est byï. S'ils avaient eu envie d'écouter conseils et morale, ils n'auraient pas été élus et n'auraient pas accédé au pouvoir. Ils se sont présentés à ces places parce qu'ils se considèrent comme des leaders, des modèles dignes de donner eux-mêmes des conseils. Ils pensent que, s'étant ainsi formés eux-mêmes, ils ont à présent le droit d'instruire le peuple. Comment de telles personnes pourraient-elles accepter de suivre les conseils d'autrui, et même s'ils le voulaient, auraient-ils le temps?

D'abord, eux-mêmes ont beaucoup à faire: il leur faut ne pas faire d'erreurs devant leurs chefs, ne pas favoriser les mauvaises actes des méchants du pays, ni détourner le peuple de ses activités, ne pas gaspiller leur argent pour ensuite ne pas savoir comment le récupérer. Ils ont aussi d'autres soucis, aider celui-ci, tirer celui-là d'embarras. Ils sont trop occupés pour avoir le temps de tout faire...

Les riches, eux, ne connaissent pas le besoin. Si la richesse leur est donnée, ne serait-ce qu'un jour, ils se voient posséder la moitié des trésors du monde, et ce qui leur manque, ils l'achètent avec du bétail. Ils lèvent leurs regards très haut, et leurs pensées encore plus haut. Honneur, conscience, sincérité sont pour eux moins précieux que le cheptel. Ont-ils du bétail, ils sont assurés qu'ils peuvent soudoyer Allah lui-même. Le cheptel remplace tout pour eux, patrie, peuple, religion, morale, parents et connaissances. Prêter

l'oreille aux conseils d'autrui? Ils n'ont pas de temps pour cela. Il faut donner à boire et à manger au bétail, le vendre avec profit, le protéger du voleur et du loup, l'abriter du froid et des fièvres, et trouver un berger pour se charger de tout cela. «Le temps de régler et d'arranger tout», fanfaronne-t-il, «je ne peux me consacrer à rien d'autre».

Mais les voleurs, les filous et les coquins sont trop malins pour écouter quoi que ce soit. Restent les pauvres, plus doux que des moutons, préoccupés de leur pitance. Que peuvent leur faire les conseils, les connaissances, l'enseignement, quand les riches font comme s'ils n'avaient pas besoin de tout cela? «Laissez-nous tranquilles, parlez avec ceux qui en comprennent plus que nous», disent-ils, comme si, parce qu'ils sont pauvres, ils n'avaient pas besoin du savoir. Mais ils n'en ont rien à faire. S'ils avaient ce qu'ont les autres, même la tristesse leur serait inconnue.



NEUVIÈME PAROLE

Je suis moi-même Kazakh. Je ne sais si j'aime le Kazakh ou si je nourris contre lui de l'aversion.

Si je l'aimais, alors sans le moindre doute j'approuverais ses moeurs, et parmi tous ses traits j'en trouverais, ne fût-ce qu'un, digne d'éloges. Mon amour ne laisserait pas s'éteindre la certitude que ceux de ma tribu jouissent des qualités qu'on observe chez un grand peuple. Mais je ne possède pas cette foi.

Si je ne l'aimais pas, alors je ne parlerais pas avec mes parents, je ne leur demanderais pas conseil, je ne leur confierais pas mes pensées secrètes. Simplement je ne pourrais pas les fréquenter, et je ne m'occuperais pas de ce qui se passe chez eux: «Que font-ils là-bas, que s'y passe-t-il?» Je nomadiserais pour être loin des yeux. Mais cela non plus, je n'ai pu le faire. Et je n'espère pas qu'ils réussiront. Comment cela se fait-il? Il faut bien choisir?

Et, bien que je vive, je ne me compte pas parmi les vivants. L'extérieur est vivant, mais l'intérieur est mort. Je ne sais la raison de ces ravages de l'âme: est-ce dépit de mon peuple, est-ce insatisfaction de moi-même, ou encore quelque chose d'autre? J'ai la mort dans l'âme. Je m'irrite, mais la colère ne monte pas dans mon coeur, je ris, mais ma poitrine ne suffoque pas de joie; je parle, mais les mots me semblent étrangers.

Dans ma jeunesse non plus je n'avais pas dessein de laisser mon peuple ni de partir en quelqu'autre lieu: je l'aimais et avais foi en lui. Quand j'ai appris à connaître les gens, quand petit à petit mon espoir s'est éteint, j'ai fait cette découverte: je n'ai plus la force

qui me permettrait de quitter mon pays natal et de partir à l'étranger commencer une nouvelle vie. C'est pourquoi maintenant je sens ce vide dans ma poitrine, mais je pense: serait-ce pour le mieux. En mourant, je ne souffrirais pas: «Hélas! il ne m'a pas été donné de connaître une telle joie!» N'étant pas tourmenté par le regret de ce monde, je me consolerai dans l'espoir de l'autre.

DIXIÈME PAROLE

Certains prient Allah de leur donner des enfants. Pourquoi avoir des enfants? Ils disent qu'il faut laisser une descendance pour que le fils nourrisse ses parents dans leur vieillesse, prie pour eux après leur morts. Et c'est tout?

Que veut-on dire par laisser des descendants? Qu'on s'inquiète de laisser après la mort des biens sans propriétaire? Te tourmentes-tu des choses que tu laisses derrière toi? Ou tu regrettes de les laisser à d'autres? Quel trésor as-tu gagné pour t'en soucier? Pourquoi aux portes de la mort laisser tes yeux s'obscurcir du brouillard de l'avarice?

On dit dans le peuple: «Bon enfant, joie; mauvais enfant, peine». L'homme sait-il quel enfant lui enverra le très Haut? Tu n'as pas supporté assez d'humiliations, ou fait assez de bassesses de tes propres mains? Et pourtant tu demandes à Allah de te donner un fils, pour le voir devenir un semblable un chenapan, pour le vouer aux mêmes humiliations?

Tu veux que ton fils prie pour toi après ta mort? Si tu as pendant ta vie fait du bien, alors même sans ton fils il y aura assez de gens attristés par ta mort et prêts à prier pour le repos de ton âme. Mais si tu n'as causé que du mal, alors même les prières de ton fils seront vaines. Crois-tu qu'il fera pour toi les bonnes actions que tu n'as pas toi-même accomplies?

Si tu demandes un fils au moment où tu quittes ce monde, cela signifie à l'évidence que tu lui souhaites une mort précoce. Si tu le demandes pour la joie de cette vie ici-bas, naîtra-t-il chez un Kazakh un tel fils,

qui, devenu grand, entourera ses parents de soins, les protègera des tourments? Ton peuple, et toi-même, êtes-vous capables de nourrir et élever un tel fils?

Tu veux qu'il te nourrisse quand tu te décrépiteras? Ce sont aussi de belles paroles. D'abord, vivras-tu jusqu'à la vieillesse? Deuxièmement, es-tu sûr que ton fils deviendra généreux au point de s'occuper du vieillard que tu seras? Et qui refusera de prendre soin de toi, si tu as une cour pleine de bétail? Si tu n'en as pas, on ignore qui te nourrira, et comment? On ne sait pas non plus si ton fils accroîtra son bien ou bien dilapidera ce que tu auras gagné?

Bien, disons qu'Allah a entendu ta prière et t'a donné un fils. Sauras-tu lui donner une bonne éducation? Non. Tu ne sauras pas. En plus de tes péchés, tu t'embourberas dans ceux de ton fils.

Dès le début, tu tromperas ton enfant, lui promettant tantôt ceci, tantôt cela. Et tu te réjouiras du succès de ta supercherie. A qui t'en prendras-tu s'il devient menteur? Tu lui apprendras à mal parler, à injurier les autres, en vous défendant à peine: «Laissez cet effronté!» et montrant de l'indulgence pour son espièglerie. Tu l'envois à l'école et tu choisis un mollah, un précepteur, qui ne prend pas trop cher pour l'enseignement, juste pour apprendre à lire et écrire. Tu lui apprends la ruse et la lâcheté, tu inspires à son âme la défiance envers les enfants de son âge, et lui inculques ainsi de mauvais penchants. C'est cela ton éducation? Et tu attendrais de cet enfant qu'il soit bon?

Les gens prient aussi Allah de leur donner la richesse. Pourquoi faire? Tu as prié Allah. Je l'ai prié. Allah te l'a donnée, et tu ne la prends pas. Il t'a donné la force, pour que tu puisses travailler et t'enrichir. L'utilises-tu toujours pour le travail honnête? Non. Il te l'a aussi donnée, cette force, pour que tu puisses étudier, t'a doté de raison pour t'approprier la science, mais on sait à quoi tu les as gaspillées. Chacun peut s'enrichir en travaillant sans paresse, en cherchant sans repos, en créant avec esprit. Mais bien sûr, ce n'est pas cela que tu veux, tu veux acquérir la richesse par la menace, la sollicitation et la ruse. C'est là ta prière? C'est de la mendicité, du brigandage, la perte de la conscience et de l'honneur.

Bon, disons que ayant choisi cette voie, tu as obtenu la richesse convoitée. Utilise-la alors pour t'instruire.

Si tu n'en es pas capable, fais-le pour ton fils. Car sans instruction, il n'y a ni foi ni bien. Sans elle rien ne compte, ni prières, ni jeûnes, ni pélerinages.

Mais je n'ai encore jamais rencontré un homme qui, s'étant enrichi par vilenie, ait trouvé ensuite un digne emploi de sa fortune. Celui qui acquiert sa fortune comme un chien la dépense en chien. Et il n'en reste rien, elle ne laisse derrière elle qu'amère désillusion, haine et tourments de l'âme

J'ai connu des riches qui se vantaient de leur grosse bourse, et les ai rencontrés ensuite dans la misère. Ils n'avaient pas oublié leur aisance, mais n'avaient pas honte d'aller maintenant la main tendue.

ONZIÈME PAROLE

A quoi s'occupe ce peuple, comment vit-il? Il y a deux moyens.

L'un d'eux est le vol. Le voleur espère faire sa fortune de bétail volé; le riche, lui, veut agrandir son troupeau en récupérant ce qui lui a été dérobé avec usure; les grands de ce pays plument l'un et l'autre et se font graisser la patte, promettant à celui-ci de le dédommager de sa perte, et au voleur d'éviter le jugement. Le peuple a le choix entre plusieurs friponneries: il peut dénoncer le voleur aux autorités contre récompense, ou bien tirer profit de sa situation en lui vendant son cheval et même achetant à vil prix les objets volés.

Autre moyen: les filous suggèrent aux gens des ruses auxquelles ils ne pensent pas, les excitent: «Fais ceci, tu deviendras notable, fais ainsi, tu acquerras une fabuleuse richesse, une gloire invulnérable, tu seras craint de tes ennemis». En attisant ainsi de pernicieuses passions, en montant les gens les uns contre les autres, on espère embobiner un de ceux-là, et tirer les marrons du feu.

C'est ainsi qu'ils vivent. Grand seigneur, en aidant le riche et donnant un coup de main au voleur, mendiant en t'insinuant dans les bonnes grâces des autorités, les soutenant dans les discussions, te rangeant aujourd'hui dans un parti, demain dans un autre, tu vis en renonçant pour des prunes à ton propre honneur, vendant ta femme, tes enfants et tes parents.

Si le voleur et le coquin disparaissent un jour, le peuple réfléchirait. Et il serait content de travailler

honnêtement, de tendre au bien et au savoir, quand le riche se contenterait de ce qu'il possède, et le pauvre, ne perdant ni son espoir ni sa foi, obtiendrait ce qui lui manque.

Les gens simples s'entremettent involontairement dans de sales affaires. Qui à la force d'extirper un tel mal? Est-ce que disparaîtront à jamais dans l'oubli les concepts d'honneur et de serment, de fidélité et de conscience?

Il serait possible de trouver une force capable de mettre fin aux agissements des voleurs, mais qui, et par quel moyen, ramènera à la raison le riche, qui par avidité prête l'oreille aux habiles incitations de ces filous?

DOUZIÈME PAROLE

Quand quelqu'un enseigne aux autres la parole d'Allah, qu'il le fasse bien ou mal, n'osons pas lui interdire de prêcher, car il n'y a rien de blâmable dans les bonnes intentions.

Qu'il prêche, même si lui-même n'est pas assez instruit. Mais il convient qu'il se rappelle deux conditions indiscutables.

Tout d'abord, il doit se convaincre de sa propre foi, et ensuite, ne pas se satisfaire de ce qu'il sait, mais constamment se perfectionner. Si quelqu'un qui n'a pas terminé ses études les abandonne, celui-là se prive de la bénédiction divine et il n'y a rien de bon à attendre de ses sermons. Quel profit, si, entourant sa tête d'un turban, observant strictement le jeûne, disant les prières, il revêt l'image divine, mais ne sait en quels lieux il faut les répéter ou à quel endroit on peut interrompre tel ou tel rite? Il est semblable à celui qui dépose des étoffes chez les parents de la jeune fille sans s'être entendu d'avance avec eux.

Celui qui par négligence ne s'observe pas strictement, ne sait pas compatir, celui-là ne peut se considérer comme un fidèle; sans vigilance ni attention on ne peut conserver en soi sa foi.

TREIZIÈME PAROLE

Etre croyant, cela signifie croire fermement à l'unité, à la toute-puissance et à la perfection du créateur dont l'existence et la vie nous sont connues par le message de son prophète, qu'Allah bénisse son nom!

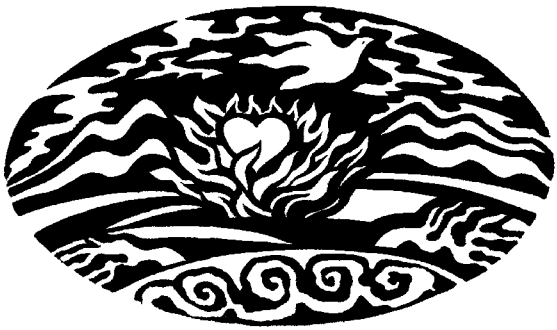
La voie de la croyance est double.

Les uns accueillent la foi persuadés de sa nécessité et de sa justice et la renforcent en eux par des arguments raisonnables. Cette foi est nommée foi «iakini», véritable.

Les autres croient en puisant leur croyance dans les livres et les paroles des mollahs. Cela exige de ces gens un dévouement particulier à l'objet de leur foi, une fermeté morale, pour résister aux milliers de tentateurs et ne pas trembler, même devant le visage de la mort. C'est la foi «taklidi», traditionnelle.

Pour conserver la foi, il est indispensable d'avoir un coeur courageux, une volonté ferme et la certitude de ses forces. Mais que faire avec celui qui ne possède pas le savoir, qui admet qu'on le range dans les partisans de la foi «iakini», ou ne possède pas de fermes convictions, qui succombe aux tentations et aux persuasions, qui par intérêt veut faire passer le noir pour du blanc et le blanc pour du noir, qui jure que le mensonge est vérité, pour se dire partisan de la «foi taklidi»? Qu'Allah nous protège de telles gens!

Chacun doit se souvenir qu'il n'existe pas de foi en dehors de celles que j'ai mentionnées. Et que les renégats ne comptent pas sur l'infinie bonté de Dieu, ils ne méritent ni le pardon d'Allah, ni la défense du prophète. Celui-là sera maudit qui prend pour vérité les proverbes mensongers: «Il n'y a pas de serment que ne tranche l'épée», «Il n'y a pas de péché qu'Allah ne pardonne».



QUATORZIÈME PAROLE

Y a-t-il chez l'homme un organe plus précieux que le coeur? Chez les Kazakhs, quand on parle d'un homme de coeur, on veut dire qu'on le considère comme un héros. Dans le peuple, on appelle le héros «jurekti», de «jurek», le nom kazakh du coeur, ce qui signifie le djiguite au coeur véritable, et on nomme le couard «jurekciz», c'est-à-dire l'homme qui n'a pas de coeur.

Ils ne se représentent pas clairement les autres qualités du coeur. La sensibilité, la bonté, l'habileté font accepter l'étranger comme un frère de sang, lui souhaiter le bien qu'on souhaiterait pour soi, tout cela vient du coeur. L'amour aussi est un souhait du coeur. Il n'y a pas de mensonge quand la langue obéit au coeur. Seuls les hypocrites oublient le coeur. Ceux-là- mêmes que les rumeurs nomment «hommes de coeur» sont souvent des gens qui ne méritent pas les louanges. S'ils n'honorent pas la politesse, la fidélité à la parole donnée, l'aversion pour le mal, la capacité de remettre dans le droit chemin ceux qui se sont égarés, mais s'ils ne se traînent pas derrière la foule comme un chien pitoyable, et savent hardiment défendre les affaires justes, quand c'est difficile, ne s'écartant pas de la vérité, quand faire cela est le facile des faciles, alors dans la poitrine de ceux-là, que les gens comptent pour des héros, bat non pas un coeur, mais celui d'un loup.

Car le Kazakh est aussi l'enfant de l'homme. Beaucoup d'entre eux quittent la voie de la vérité non par manque de raison, mais parce qu'ils n'ont pas dans le coeur courage et fermeté, pour accepter les conseils

97120
Национальная библиотека
Республики Казахстан. Ин

des savants et les suivre? Je ne crois pas les gens quand ils disent qu'ils ont mal agi par sottise. Ils ont les connaissances, mais leur honteux manque de volonté et leur paresse les forcent à négliger ce savoir, au mépris de l'honneur. Et, ayant goût, une fois au mal, il est rare que l'homme trouve en lui la force de se corriger.

Ceux que les gens honorent du nom de robustes djiguites, vaillants djiguites, adroits djiguites s'entraînent le plus souvent mutuellement dans de mauvaises et ténébreuses affaires. Leur imitation aveugle réciproque, leur intrépidité imbécile les conduisent au malheur.

Si l'homme qui se livre aux mauvaises actions, aux vantardises sans frein n'est pas en mesure de s'arrêter et de se reprendre, s'il n'essaie pas de se purifier devant Allah ou devant sa propre conscience, comment pourrait-on le considérer comme un djiguite?

Il est temps de se poser la question : est-ce là un homme?

QUINZIÈME PAROLE

Pour moi, il existe une différence essentielle entre l'homme intelligent et l'imbécile.

Venu au monde, l'homme ne peut vivre sans être attiré par les choses intéressantes. Les périodes où il a été captivé par ses passions et ses recherches lui restent en mémoire comme les plus brillantes de sa vie.

L'homme sage s'intéresse à des affaires dignes et sérieuses, cherche obstinément à atteindre ses buts, et même les souvenirs des revers éprouvés sur cette voie flattent l'oreille et réjouissent le coeur de ses auditeurs. Ne cherche pas chez lui l'ombre d'un regret des années passées.

Et effectivement, l'homme d'esprit s'applique à être utile aux gens; ses oreilles sont ouvertes au conseil, mais sa mémoire est le magasin de la tristesse radieuse.

L'homme frivole, lui, dépense son temps à des entreprises sans valeur, vides et stupides. Quand il s'en aperçoit, il découvre que ses meilleures années se sont envolées en pure perte et ses derniers repentirs ne lui apportent aucun soulagement. Dans ses jeunes années il se conduit comme si la jeunesse était éternelle, ne doutant pas qu'il a devant lui des plaisirs et des joies encore plus séduisantes. Mais bien vite, ayant dépensé ses forces et sa souplesse passées, il se retrouve bon à rien.

Une autre tentation guette les hommes qui s'emballent facilement: s'il réussit à obtenir l'objet de sa passion, ou s'il s'en rapproche, cela lui monte à la tête et le grise. L'ivresse obscurcit la raison, fait commettre des erreurs, l'homme attire involontairement

l'attention de ceux qui l'entourent et devient l'objet de commérages et de railleries.

Dans ces moments critiques, ceux qui sont raisonnables ne perdent pas leur jugement. Et les gens discrets n'exposent pas leurs sentiments à la vue de tous.

L'imbécile, lui, galope sur un cheval sans selle, les yeux levés au ciel, comme devenu fou, perdant son chapeau de fourrure dans la poussière, sans voir que les pans de sa houppelande couvrent le derrière de son cheval...

Voilà ce que j'ai vu.

Tu souhaites être au nombre des gens intelligents? Pose-toi une fois par jour, une fois par semaine, ne serait-ce qu'une fois par mois la question: «Comment vis-tu? As-tu fait quelque chose d'utile à ton instruction, à la vie terrestre ou à l'autre vie, ne te faudra-t-il pas plus tard boire la coupe amère des regrets?»

Ou alors n'as-tu même pas remarqué, ne te souviens-tu pas comment et pourquoi tu as vécu?

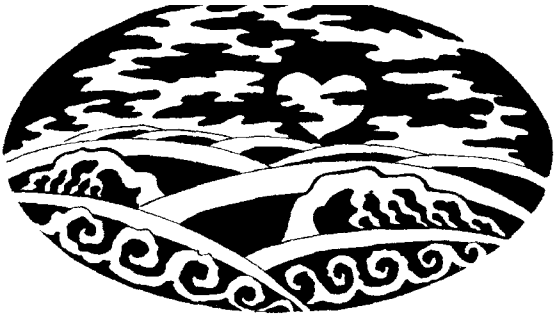
SEIZIÈME PAROLE

Le Kazakh ne se soucie pas beaucoup de savoir si sa prière est agréable à Allah. Il lui suffit d'agir comme les autres le font. Et le voilà qui s'agenouille pour faire la prière, se lève et s'incline à nouveau.

Il se comporte avec Dieu de la même façon qu'avec le marchand qui vient à aoul recevoir son dû: «Voici tout ce que j'ai pu trouver, dit-il; tu le prends si tu veux, si tu ne veux pas, ne le prends pas. Je ne peux vraiment pas pour toi trouver du bétail sous la terre».

Il ne va pas se donner de la peine, réfléchir, user sa langue, étudier, se soucier de la pureté de sa foi. «C'est tout ce que je sais, je ne vais pas me mettre à étudier à mon âge. L'important , c'est qu'on ne me reproche pas de ne pas prier, et si je ne sais pas bien parler, ce n'est pas un malheur».

Est-ce que sa langue ne serait pas faite comme celle des autres?



DIX-SEPTIÈME PAROLE

La Volonté, la Raison et le Coeur s'adressèrent un jour à la Science pour qu'elle tranche leur différend sur cette question: lequel était pour l'homme le plus important.

«Ecoute, Science», dit la Volonté, «Tu sais bien que sans moi rien n'atteint la perfection: pour bien se connaître soi-même, il faut obstinément étudier, et on ne le fait pas sans moi. Servir le Très Haut, s'incliner devant lui sans connaître de repos n'est possible qu'avec mon aide, il serait impossible, si je n'existais pas, d'acquérir dans cette vie la fortune, la maîtrise, le respect, les carrières. Est-ce que je ne protège pas les hommes des passions mesquines, est-ce que je ne leur tiens pas la bride, n'est-ce pas moi qui les mets en garde contre le péché, l'envie, la tentation, est-ce que je ne les aide pas à se rassembler, est-ce que je ne les retiens pas à la dernière minute au bord du précipice? Alors, dis-le, Science, comment ces deux-là peuvent-ils discuter avec moi?»

Alors intervint la Raison:

«Il n'y a que moi qui sache discerner laquelle de tes paroles est utile et laquelle est néfaste à l'homme, que ce soit dans sa vie terrestre ou dans sa vie d'outre-tombe. Il n'est donné qu'à moi de comprendre ta langue. Sans moi on n'échappe pas au mal, on ne trouve pas le profit, on ne conçoit pas les connaissances. Pourquoi ces deux-là débattent-ils avec moi? Que feraient-ils sans moi?

Le Coeur parla alors:

«Moi, je suis le souverain du corps de l'homme. J'envoie le sang dans les veines, c'est en moi que réside l'âme, c'est pourquoi la vie sans moi est inimaginable! Ceux qui reposent, repus, bien au chaud dans leur maison, j'empoisonne leur sommeil, je les fais se retourner dans leur lit douillet, en les obligeant à penser aux misérables sans pain, sans feu ni lieu. C'est ma volonté qui inspire aux jeunes respect des anciens et indulgence pour les plus petits. Mais les hommes n'essaient pas de me conserver dans ma pureté et ils en souffrent eux-mêmes. Si j'étais pur, je ne commencerais pas à faire des différences entre les gens. Je m'enthousiasme pour les bonnes actions, je m'insurge contre le mal et la violence. L'amour-propre, la conscience, la charité, la bonté, tout cela provient de moi. Que feraient de bon ceux-là, sans moi? Comment osent-ils discuter avec moi?

Les ayant écoutés tous trois, la Science répondit:

«Ecoute, Volonté, tout ce que tu as dit est la vérité. Et tu as encore d'autres qualités, que tu n'as pas mentionnées. On ne peut rien obtenir sans ton concours. Mais en toi se cache aussi la cruauté, qui égale ta force. Ta poignée est ferme quand tu es au service du bien, mais tu ne montres pas moins de fermeté quand tu es du mauvais côté. Voilà ce qui en toi est mauvais.

«Ecoute, Raison, toi aussi tu es dans le vrai. Rien dans la vie ne peut s'acquérir sans toi. Grâce à toi nous connaissons le Créateur, nous sommes initiés aux secrets des deux mondes. Mais ce n'est pas là la limite de tes possibilités. Ruse et perfidie sont aussi des créations de tes mains. Le bien comme le mal s'appuient sur toi, tu sers fidèlement l'un et l'autre. C'est en cela que réside ton défaut.

Mon problème, c'est de vous mettre d'accord. Je pense qu'il serait bon que ce soit le Coeur le souverain et le maître.

Toi, Raison, tu suis un grand nombre de voies, mais le Coeur ne peut pas suivre chacune d'elles. Non seulement il se réjouit de tes bonnes intentions, mais c'est volontiers qu'il te suit. Mais il ne t'accompagnera pas si tes intentions sont mauvaises, et même s'écartera de toi avec dégoût.

Toi, Volonté, tu es puissante et rude, mais le Coeur est capable de te retenir toi aussi. Il ne te fera pas

obstacle dans tes projets raisonnables, mais te liera les mains dans tes entreprises inutiles.

Il vous reste à vous unir et en tout obéir au Coeur. Si tous trois vivez en bonne intelligence en un même homme, alors la poussière de ses pas pourra redonner la vue aux aveugles. Si vous ne vous accordez pas, je donne la préférence au Coeur. Gardez en vous l'humanité. Le Très Haut vous jugera selon ce signe. C'est ce qui est écrit dans les Livres, dit la Science.

DIX-HUITIÈME PAROLE

L'homme doit s'habiller de façon modeste et savoir ne pas les salir. Sa tenue doit être correcte et soignée, mais dépenser pour des habits plus que ses moyens ne lui permettent, s'endetter pour le plaisir superflu de son apparence, c'est le souci du dandy.

Les dandies se manifestent de deux façons. L'un soigne son visage, rectifie à tout moment sa moustache et sa barbe, dorlote son corps, se donne de l'importance, tantôt joue langoureusement des sourcils comme une coquette, tantôt tape des doigts, tantôt écarte les coudes.

Un autre souligne la nonchalance de son dandysme et, tout en jouant le gars très simple, il laisse tomber en passant, comme par mégarde, quelques remarques sur son meilleur destrier et ses riches habits, «Bah, rien de particulier». Il fait du zèle, attirant sur lui l'attention de ceux qui valent mieux que lui, excitant l'envie de ses égaux, laissant aux plus humbles l'exemple d'un raffinement et d'un luxe inaccessibles. Et de lui on dit: «Quel dommage de ne pouvoir posséder de tels chevaux et se vêtir comme lui!»

Tout cela est ridicule et honteux.

Que personne ne se laisse aller à cette lubie, sans quoi il lui serait difficile de recouvrer vraiment une mentalité humaine.

Dans le mot «kerbez»*, je vois une parenté avec «ker»*, «kerden»*, ce qui doit mettre en garde l'homme contre ces vices.

L'enfant de l'homme doit se distinguer par son esprit, son savoir, sa volonté, sa conscience, ses bonnes moeurs. Seuls les sots peuvent penser qu'on peut s'élever autrement.

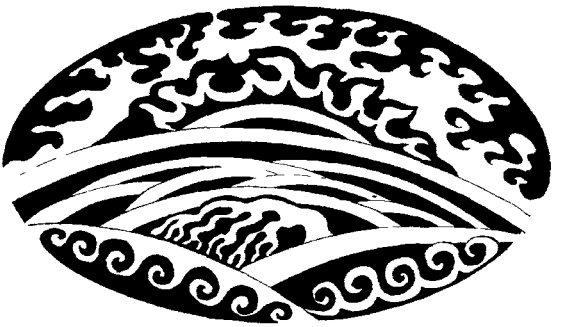
DIX-NEUVIÈME PAROLE

L'enfant de l'homme ne possède pas la sagesse en venant au monde. C'est en assimilant ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a touché, ce qu'il a goûté, qu'il arrive à discerner le bien d'avec le mal, qu'il devient sensé.

Plus il voit et entend, plus il connaît. Celui qui s'imprègne de la sagesse populaire, devient sage à son tour. Les connaissances seules ne servent à rien. S'il fait usage de bons exemples, s'il évite le mal, il peut être utile aux autres, il devient un homme fait.

Mais s'il conçoit les paroles des sages, s'il s'enthousiasme mal à propos, s'il ne s'attache que mollement et distraitement, s'il ne demande pas de précision sur ce qu'il a mal compris, s'il n'en recherche pas le sens profond, s'il n'en tire pas de conclusions pour lui-même bien qu'il en sente la justesse et l'utilité, à quoi lui sert d'entendre?

Pourquoi parler à l'homme qui ne sait pas le prix des mots? Un sage n'a-t-il pas dit qu'il vaut mieux garder les cochons qui te reconnaissent que de prêcher dans le désert?



VINGTIÈME PAROLE

Les arrêts du sort sont inexorables, vous le savez. Le propre de la créature, c'est de se lasser de tout. Allah l'a voulu ainsi, l'homme ne l'a pas souhaité.

Et quand on commence à être blasé, il est difficile de s'en guérir. Même si on rejette courageusement cette attitude, elle s'impose de nouveau.

Pourtant tout homme sensé et intelligent doit bien reconnaître que les meilleures choses finissent par répugner. Tout l'ennuie: le boire et le manger, les distractions, les habits chics, il en a par-dessus la tête des festins, de la compagnie, du désir de surpasser les autres. Il se lasse même plus ou moins des jupons. Tôt ou tard la découverte du vice, de l'absurdité et du caractère éphémère et fragile de tout provoque déception et désintérêt.

La vie de l'homme, son destin sont variables, comme tout en ce monde. Il n'est donné à personne sur terre de connaître une tranquillité permanente. Où l'âme prendrait-elle alors sa constance?

Aussi le sentiment de satiété est-il propre aux gens intelligents, qui ont dans leur vie aspiré à la perfection, qui savent le prix des choses, aux gens scrupuleux, capables de concevoir l'inutilité et la vanité de la vie quotidienne.

Pour celui qui a saisi la brièveté et le caractère périssable de la joie terrestre la vie elle-même semble odieuse.

Et parfois j'en viens à penser: bienheureux le sot, et l'insouciant.

VINGTIÈME-ET-UNIÈME PAROLE

Il est difficile au fils de l'homme d'échapper à la vantardise, à un degré plus ou moins important. J'en ai remarqué deux sortes: l'orgueil et la vantardise.

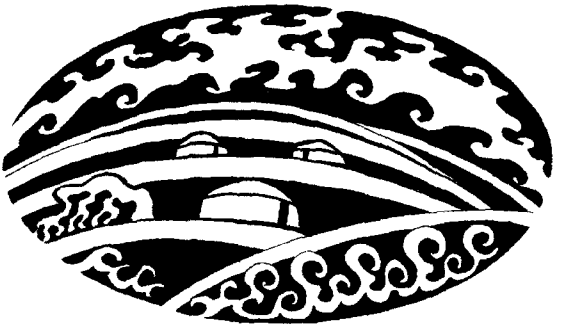
L'orgueilleux a une haute conscience de sa valeur. Il applique tous ses efforts à ne pas passer pour ignorant ou frivole ou oublieux de ses promesses; il craint d'être pris pour un malotru, un arrogant, un menteur sans conscience, un homme malveillant, un filou. Il comprend le caractère humiliant de ces vices et s'efforce de les surmonter. Cette qualité est propre à l'homme intelligent, scrupuleux et noble. Il consent à ce qu'on ne dise rien d'élogieux sur lui, mais fait tout son possible pour qu'on ne dénigre pas son nom.

L'autre, le hâbleur, se donne beaucoup de peine pour qu'on parle le plus possible de lui. Pourvu que tous sachent qu'il est un héros, qu'il est riche et de haute naissance! Il ne prend pas en considération que les gens ne manquent pas de dire aussi ce que l'homme ne souhaite pas beaucoup entendre à son sujet. Ce n'est pas qu'il oublie cet aspect de la renommée, mais il ne prête simplement même pas attention à ce revers immanquable de la gloire.

Il y a habituellement trois espèces de tels vantards. Le premier d'entre eux est obsédé par le désir de se rendre célèbre à l'étranger, parmi les gens qu'il ne connaît pas. Quoiqu'il soit ignorant, il brûle encore chez lui quelques qualités humaines. Le deuxième veut être fameux et vanté chez les siens. Celui-là est d'une telle ignorance que je ne le considère pas comme un homme

complet. Le troisième cherche par quel moyen il pourrait jeter de la poudre aux yeux de ses proches et des habitants de son aoul dont aucun n'approuverait ses vantardises. Celui-là est l'ignorant chez les ignorants, ce n'est déjà plus un homme.

Celui qui voudrait être vanté par les étrangers veut se distinguer de son peuple. Celui qui veut être vanté de son peuple veut gagner les louanges des siens. Celui qui cherche les éloges de ses proches peut être sûr de l'obtenir en se vantant et en se portant lui-même aux nues.



VINGT-DEUXIÈME PAROLE

Je me demande quel Kazakh je pourrais aimer ou estimer de nos jours.

Aimer le riche? Il n'y en a pas de nos jours. S'il était riche, il serait indépendant, mais ceux que nous voyons aujourd'hui ne disposent pas de leurs propres biens. Se querellant avec les uns, il distribue par précaution son bétail aux autres, faisant en fin de compte par force du bien à des centaines de gens. Il pense par cette générosité répondre à leurs humbles prières, mais c'est là sottise, car il se trouve ainsi dans leur dépendance. On ne peut les appeler ni généreux ni charitables. Il se bat sur sa terre natale avec son peuple, jette son bien par les fenêtres, se mettant en quatre devant des gens indignes. Là où les riches ne s'accordent pas entre eux se pressent les aventuriers de toute sorte, qui les terrorisent pour vivre à leurs dépens.

Estimer les riches généreux? Mais de nos jours, on n'en rencontre pas de véritables, et ceux qui par bêtise distribuent leur bétail à droite et à gauche sont plus nombreux que des chiens. Les uns donnent leur bien volontiers, souhaitant en tirer avantage, d'autres de mauvais gré, se trémoussant, essayant de passer pour généreux, comme si on leur avait mis quelque part du feutre salé.

Estimer les gouvernants et les juges? Ce n'est pas d'Allah qu'ils ont reçu leurs charges; le pouvoir et l'autorité qu'ils ont achetés ou acquis en léchant les bottes n'ont pas la moindre valeur.

Estimer les forts? Mais je vois que les nôtres sont forts pour le mal mais ne sont pas prêts à chercher la bonne action. Tous ont de la poigne pour opprimer, aucun n'a la véritable force.

Rechercher un homme sage pour lui rendre hommage? Est-il juste, humble, frugal? Tous sont plutôt maîtres dans l'art de la malice, de l'astuce, de la tromperie et de la ruse.

Estimer l'humble, l'infirme? Mais lui non plus n'est pas sans péché. Ce n'est pas la timidité qui l'empêche de monter sur un chameau qui baraque. S'il en avait la force il saurait bien vite dérober quelque chose.

Qui reste-t-il? Les malins et les aventuriers, mais eux ne nous laisseront pas en paix tant qu'ils ne nous auront pas dépouillés et tout ôté.

Alors, qui aimer? à qui adresser des prières? Surtout pas aux gouvernants corrompus, aux juges véreux. Il reste ce paisible riche qui à cause de sa douceur vit selon le proverbe: «Si tu cherches l'aisance, fuis la discorde». Celui-là est en disgrâce chez les autres et distribue une moitié de sa richesse, mais garde l'autre moitié à l'abri du vol et de la violence.

On n'y peut rien, il nous reste à le plaindre, à prier pour lui.

Je n'ai trouvé personne d'autre.

VINGT-TROISIÈME PAROLE

Il est un plaisir et une consolation suspendue comme une malédiction sur la tête de nos Kazakhs.

Le plaisir, c'est de trouver quelqu'un de mauvais ou de voir une mauvaise action que soi-même on n'a pas accomplie. Et on pense: «Mon Allah, protège moi de celui-là. Lui aussi se prend pour un homme. Ne sommes-nous pas tout-à-fait propres, tout-à-fait lumineux par rapport à lui?». Allah aurait-t-il dit qu'il suffit d'être meilleur qu'un autre? Ceux qui savent les choses lui ont-ils déclaré qu'il ne serait pas compté au nombre des mauvais s'il découvrait quelqu'un qui le dépasse en ignorance et vice? S'améliore-t-on en se comparant avec une canaille? On apprend le bien avec les gens bons.

On peut comprendre celui qui dans une course arrive le premier ou s'intéresse au nombre de chevaux qui l'ont précédé, mais que sert de se demander combien de concurrents sont arrivés après? Quel plaisir peut retirer le perdant de savoir qu'il y avait cinq, ou dix cavaliers derrière lui?

Où le Kazakh trouve-t-il une consolation? Il se dit: «Nous ne sommes pas les seuls ainsi, tous agissent de même, il ne faut pas se distinguer, mieux vaut être avec la majorité. La plus grande fête est celle où tu participes avec tous». Allah lui a-t-il ordonné de n'exister que dans la foule? Ou Allah n'a-t-il plus la haute main sur la foule? Le Très Haut n'aurait-il pas assez d'yeux sur elle? Chaque homme assimile-t-il la science éminente, et est-elle à la portée de quelques personnes isolées?

Peut-être tous les hommes jusqu'à l'individu sont-ils doués de génie? Ou alors le génie ne vient-il à l'esprit que d'un sur des milliers? N'est-il pas bon d'abaisser la foule?

Est-ce que cela sera plus facile parce que la moitié des hommes sont frappés d'infirmité, et que l'autre moitié reste en bonne santé? Si beaucoup se sont égarés, ne suffit-il pas d'un seul qui connaît les lieux? Qu'est-ce qui est meilleur pour les voyageurs: que les chevaux soient tous affamés et épuisés, ou bien que seulement même la moitié soient encore en forme? Quand vient la famine, vaut-il mieux que tout le peuple souffre de la faim, ou bien ne serait-ce que la moitié? Le fou peut-il se consoler de savoir qu'il y a des milliers d'autres sans cervelle autour de lui?

Le mauvais prétendant conquerra-t-il le coeur de sa fiancée en arguant que tous dans sa lignée ont l'haleine forte? La belle se consolera-t-elle de savoir que son promis n'est pas seul à posséder cette tare?

VINGT-QUATRIÈME PAROLE

On dit que le monde entier compte aujourd'hui plus de deux mille millions d'habitants, dont plus de deux millions sont kazakhs*.

Les Kazakhs se distinguent en tout des autres peuples: ils ont leur façon particulière de se prendre d'amitié ou de se détester, de montrer leur orgueil et leur force, de gagner leur vie, d'acquérir métier, art et connaissance du monde.

Nous sommes en mauvais termes les uns avec les autres et nous nous ruinons mutuellement, nous nous épions avec hostilité: nos voisins ne peuvent faire le moindre geste sans être guettés.

Il existe au monde des villes peuplées de plus de trois millions d'habitants, et on trouve facilement des hommes qui ont fait trois fois le tour du monde.

Sommes-nous destinés à vivre à nous épiant constamment, à rester le pire des peuples de la terre? Ou, peut-être, viendra le jour lumineux où les Kazakhs rejetteront vol, mensonge, commérages et inimitié, où ils conquerront la connaissance, où ils s'initieront aux arts et aux métiers des autres peuples, où ils n'enrichiront leurs troupeaux que par des moyens honnêtes et dignes?

Mais je doute que vienne un tel jour quand je vois que là où il y a cent hommes il y a deux cents paires d'yeux pour les épier. S'apaiseront-ils avant d'avoir assommé leurs voisins et de s'être eux-mêmes tordu le cou?

VINGT-CINQUIÈME PAROLE

Il est bon de donner l'instruction aux enfants pourqu'ils soient en mesure de dire leurs prières et connaître le turc.

Cela n'est pas facile, car notre terre est «Dar-al-Kharb» (*), et, pour envoyer les enfants à l'école, il faut d'abord enrichir son troupeau, et connaître l'arabe et le persan.

Il est difficile à l'homme qui a faim de conserver la clarté d'esprit, le souci de l'honneur, encore plus difficile de garder la soif de la connaissance. L'indigence, les désaccords entre les proches amènent le développement chez les hommes de penchants néfastes comme le vol, la violence, la cupidité. Si tu gagnes ta vie, ta panse sera pleine. Et alors, quand l'homme est libéré du souci du morceau de pain, il devient conscient de la nécessité de la science et de l'art. Et il commence à penser à acquérir l'instruction et il inculque à ses enfants ce besoin de culture.

Il faut apprendre le russe. La langue russe conserve en elle la richesse spirituelle, la connaissance, l'art et d'autres innombrables secrets. Pour éviter les défauts des Russes et s'approprier ce qu'il y a de bon chez eux, il faut apprendre leur langue et leur science. Parce que c'est en apprenant d'autres langues et en s'initiant à la culture mondiale que les Russes sont devenus ce qu'ils sont. La langue russe a ouvert nos yeux sur le monde. En étudiant la langue et la culture des autres peuples, l'homme s'égale à eux, et ne s'humilie pas en prières inutiles. Et l'instruction est aussi utile à la religion.

Mais l'homme servile, qui s'en sert pour vivre à plat ventre devant les puissants, est prêt à vendre ses père et mère, ses parents et proches, son peuple, sa foi et son honneur pour une bienveillante tape sur l'épaule. Tel autre est prêt à se prosterner* pour amener un sourire sur le visage du chef.

La science et la culture russes sont la clé des trésors du monde. Celui qui possède cette clé obtient tout le reste sans efforts particuliers.

Malheureusement, de nos jours les Kazakhs qui ont éduqué leurs enfants dans les écoles russes utilisent leur instruction comme signe de leur supériorité dans leurs différends avec leurs parents. Evite cela. Efforce-toi d'instruire tes enfants à gagner leur pain par un travail honnête et raisonnable. Que les autres suivent le bon exemple, alors nous ne nous soumettrons plus à l'arbitraire et aux injustes spoliations des magnats russes, car chez eux la loi n'est pas faite pour tous. Il faut étudier pour savoir ce que savent les autres peuples pour les égaler, pour devenir les défenseurs et les soutiens de son propre peuple.

Aujourd'hui, parmi ces jeunes qui ont reçu une instruction russe, il ne s'est pas montré d'individualité marquante qui ait agi pour le bien du peuple. Parce que leurs parents, leurs proches les corrompent et les écartent de la bonne voie. Et néanmoins, ces jeunes sont bien meilleurs que ceux qui n'ont reçu aucune instruction. Il est seulement dommage que toute leur éducation manque justement de ce qu'il faudrait pour expliquer les mots étrangers.

D'autre part, les familles aisées chez nous n'envoient pas volontiers leurs enfants étudier, ce sont les enfants des pauvres qu'on envoie aux humiliations et aux paroles outrageantes des écoles russes. Que peuvent-ils apprendre, ces malheureux?

On entend parfois des gens qui se querellent avec leurs proches crier: «Au lieu de souffrir tes offenses, je ferais mieux d'envoyer mon fils faire son service militaire chez les Russes et laisser pousser mes cheveux et ma barbe». Quelle sorte d'homme deviendra le fils du Kazakh qui ose ainsi parler, sans peur du châtiment d'Allah, et sans honte devant ses semblables, quand bien même il s'instruirait? Et que lui donnerait cette instruction? Sera-t-il plus utile que les autres?

Je n'ai pas encore vu d'enfants étudier opiniâtrement et profondément la science: chez nous tout se fait par à-coups, superficiellement, au petit bonheur. D'autres Kazakhs acceptent avec bien des réticences d'envoyer leurs enfants à l'école à condition que quelqu'un d'autre supporte tous les frais, mais pour rien au monde ils n'accepteraient de laisser une partie de leur troupeau pour payer cela.

J'ai un conseil pour toi, rien ne t'oblige à bien marier ton fils, à lui laisser un héritage, mais sacrifie au besoin toute ta force, tout ton bien pour lui donner une instruction russe. Cela mérite tous les sacrifices.

Crains Allah, crains le jugement des hommes, instruis ton fils, si tu veux qu'il devienne un homme, n'épargne pas ton bétail, ne regrette pas ton bien. Sinon, s'il reste un bon à rien ignorant, à qui sera-t-il utile? Te sera-t-il une consolation? Sera-t-il lui-même heureux? Quels bienfaits apportera-t-il à son peuple?

VINGT-SIXIÈME PAROLE

Le Kazakh déborde de joie si son cheval de course arrive le premier à la ligne, si son lutteur tombe l'adversaire, si son lévrier ou son faucon se distingue à la chasse. Je me demande s'il y a pour eux de plus grande joie dans la vie. J'ai grand peur que non!

Mais peut-il vraiment éprouver un tel plaisir parce qu'un animal s'est montré plus habile ou plus rapide qu'un autre ou parce qu'un homme a terrassé son adversaire? En outre, ce n'est pas lui-même qui a triomphé, ni non plus son fils qui a vaincu dans la joute, ni eux qui sont arrivés les premiers de la course.

Cela dit, le Kazakh n'a pas d'autre adversaire, de plus grand ennemi que le Kazakh lui-même. S'enthousiasmant impétueusement en montrant sa joie dans des compétitions futiles, il ne vise qu'à vexer les autres et à exciter leur envie.

On sait qu'attirer sciemment l'envie des gens, c'est transgresser les lois de la chariate du Coran, c'est nuire à ses propres affaires, c'est aller contre la raison. Quel bien cela apporte-t-il de provoquer la colère de l'autre? Pourquoi cela te rend-il heureux? Et celui-là, que la victoire d'un autre enrage, pour quelle raison se sent-il humilié?

Aujourd'hui, ton cheval remporte la course, demain ce sera le destrier d'un autre aoul. Aujourd'hui c'est ton faucon ou ton chien qui capture le gibier, demain celui de ton voisin. Les robustes lutteurs ne naissent pas tous dans le même aoul. Et tous ces succès ne sont pas le fruit de la création de la main de l'homme. Celui

qui te distance ou qui te vainc aujourd'hui ne sera pas toujours le plus rapide ou le plus fort.

Sachant cela, pourquoi le Kazakh se vexe-t-il, comme si cela révélait ses propres noires pensées ou ses actions honteuses? Pourquoi voudrait-il se voir à cent pieds sous terre?

Il est facile d'en tirer la conclusion que les sots se réjouissent pour des babioles qui ne méritent pas l'attention. Et ils s'en réjouissent tant qu'ils en perdent complètement la tête et, comme des ivrognes, ne savent plus ce qu'ils disent ou qu'ils font. Ils ont honte de ce qui n'a rien de honteux et au contraire portent haut la tête lorsqu'ils devraient la baisser.

Tout cela est le fruit de l'ignorance et de la bêtise. Et quand vous attirez leur attention sur cela, ils vous écoutent et opinent du bonnet: «Tu as raison, disent-ils, tu as parfaitement raison?». Mais ne t'avise pas de croire leurs paroles. Leurs yeux voient, leur esprit comprend, mais, comme un animal sans volonté, ils n'ont pas la force de se détourner du vice. Et il n'est au pouvoir de personne de les dompter, de les faire changer d'avis, de les ramener à la raison. Ayant pris comme règle les mauvaises actions, il est trop tard pour qu'ils y renoncent. Seules une grande terreur ou la mort sont capables de les détourner de ces habitudes pernicieuses.

Je n'ai jamais rencontré d'homme qui, confessant ses torts, ait essayé tout seul de se refréner.

VINGT-SEPTIÈME PAROLE

(paroles du grand penseur Socrate)

Un jour, le grand penseur Socrate engagea avec le savant Aristodim, son élève, une conversation sur la soumission au Créateur tout-puissant. Aristodim ne reconnaissait pas Allah et se moquait souvent des croyants.

«Eh, Aristodim, existe-t-il à ta connaissance des gens dont les oeuvres seraient dignes d'admiration ?» demanda Socrate à son élève.

«Ils sont nombreux, maître vénéré», répondit celui-ci.

«Cite m'en seulement un».

«J'admire la grandeur de la poésie d'Homère, les tragédies de Sophocle, l'habileté d'autres à s'incarner dans des personnages étrangers, je suis aussi charmé par la peinture de Zevxis». Aristodim cita encore quelques hommes dont les noms étaient à cette époque largement connus.

Et Socrate lui demanda encore: «Qui à ton avis est digne de la plus grande admiration, l'artiste, qui crée ce qui n'est qu'une image sans vie de l'homme ou bien le Très-Haut, qui a créé l'Homme en le dotant de la raison et d'une âme vivante?»

«C'est le Très-Haut qui en est digne, répondit Aristodim. Mais seulement au cas où son oeuvre est fondée par la force de la raison, et non pas par le hasard».

«Dans le monde il y a nombre de choses utiles. L'utilité des unes est évidente, mais on ne peut juger de la destination de certaines autres à leur apparence

extérieure. Qu'en penses-tu, lesquelles ont été créées par la raison, et lesquelles fortuitement?»

«Je pense que ce sont celles dont l'utilité est visible et évidente qui sont une création de la raison».

«Très bien. Tu reconnais que, quand le Très Haut a créé l'homme, sommet de son oeuvre, il l'a doté des cinq organes des sens, sachant qu'ils étaient indispensables à l'humanité. Par exemple, il nous a donné les yeux, pour voir. Si nous n'en avions pas, comment pourrions-nous jouir de la beauté du monde? Et, comme les yeux sont délicats, il a créé des paupières qui permettent d'ouvrir et de fermer les yeux, des cils pour les protéger du vent et des poussières et, pour détourner la sueur qui coule du front, il nous a donné des sourcils.

Si nous n'avions pas d'oreilles, nous ne pourrions entendre ni le fracas du tonnerre, ni les sons délicats, nous ne jouirions pas des chants et de la musique. Sans nez, nous ne pourrions distinguer les odeurs, nous ne serions pas attirés par les arômes, nous ne fuirions pas les puanteurs fétides. Et sans langue ni palais, nous ne ferions pas la différence entre doux et amer, mou et dur. Est-ce que cela a été créé sans utilité?

Les yeux et le nez sont placés non loin de la bouche, pour que l'homme voie la propreté et perçoive l'odeur du manger et du boire. D'autres ouvertures nécessaires à l'organisme, mais considérées comme dégoûtantes, chargées de rejeter les déchets du corps, sont placées plus loin des organes nobles de la connaissance, qui se trouvent dans la tête. Cela ne témoigne-t-il pas qu'Allah a mûrement réfléchi à la création de l'homme?»

Aristodim se mit à réfléchir. Et il avoua que le Créateur du monde était en vérité tout-puissant. Et il ne douta plus qu'il avait créé l'homme avec un énorme amour.

«Alors, dis-moi, Aristodim; tout être vivant nourrit avec un tendre amour ses petits, les défend et s'en occupe sans cesse; tout ce qui vit déteste la mort, veut vivre le plus longtemps possible, veut se développer, bourgeonner et donner des rameaux, s'intéresse à la survie de son espèce. Tout est fondé pour la vie et sa conservation. N'est-ce pas par amour qu'Allah les a faits capables d'aimer et de donner la vie?»

«Eh, Aristodim!», continua Socrate, «comment peux-tu considérer qu'à part l'homme, personne ne

possède esprit et raison? Le corps de l'homme n'est-il pas semblable au grain de sable de cette terre sur laquelle il marche? Est-ce que la sueur qui se détache de son corps se distingue de la goutte de rosée terrestre? Alors d'où te vient la raison? C'est seulement grâce à l'âme qui t'a été donnée que tu es devenu le réceptacle d'une raison aussi haute. Tu vois la perfection, la totalité et l'harmonie de la loi selon laquelle a été fondée la nature, tu vois, tu t'étonnes, et ta raison n'est pas en mesure d'embrasser ce que tu vois.

Qu'en penses-tu après cela? la nature, née d'un hasard sans dessein ou de la volonté du Créateur, possède-t-elle une raison infinie? Si ce n'est pas la volonté de la raison, c'est alors la force de cette conformité indestructible, la sagesse de ses lois et du but de toute la création qui expliquent ce mystère qui n'est pas à la portée de la compréhension humaine».

«Tout ce que tu as dit est vrai», dit l'élève. «Il est très clair que le Créateur possède une raison vraiment suprême. Je ne conteste pas sa grandeur, mais je ne cesse pas de m'étonner que, tout puissant qu'il soit, il ait besoin de ma soumission, de mes prières».

«Tu te trompes, Aristodim. S'il existe quelqu'un qui prend soin de ton bonheur, tu es son obligé. Aurais-tu besoin qu'on t'explique une vérité aussi simple?»

«Et comment savoir s'il se soucie ou non de moi?»

«Alors regarde tous les animaux, et regarde-toi! Est-ce que nous percevons la réalité de la même façon? L'homme est capable de méditer sur son passé, de saisir le sens de sa vie présente et pense à son avenir. L'animal se souvient vaguement du passé et du présent, mais ne songe pas au futur.

Compare le corps des animaux avec celui de l'homme. L'homme s'appuie sur ses deux jambes et grandit debout, tout droit; il est à bonne hauteur pour voir le monde entier et le contrôler. Il sait soumettre les animaux à sa volonté. Les animaux, eux, ne comptent que sur leurs propres pattes, leurs propres ailes, et ne sont pas capables de se soumettre leurs semblables.

Si Allah avait fait l'homme aussi peu puissant que les animaux, alors celui-ci ne servirait à rien. L'homme a été créé comme le souverain de tout ce qui vit sur terre. Si les animaux possédaient la raison humaine, il est douteux que leurs traits extérieurs répondraient à

la faculté de travailler, d'enseigner aux autres l'éloquence et la bienfaisance. Réfléchis, viendrait-il à un boeuf l'idée de construire une grande ville, de fabriquer des instruments, de forger des armes de combat? Même s'il lui a été donné un esprit exceptionnel, comment lui viendraient la maîtrise et l'habileté de l'artisan?

Le fils de l'homme, lui seul, possède la force exceptionnelle, la raison, un corps étonnamment complexe, c'est ce qui lui donne ses hauts talents multiformes. C'est Allah qui a mis cette force exceptionnelle, cet esprit exceptionnel, dans un corps exceptionnel. Et s'il a fait de l'homme le roi de la création, n'est-ce pas la preuve qu'il l'a jugé digne de son amour?

Comment alors l'homme, fût-il même le plus grand savant sur terre, comment alors le genre humain ne serait-il pas reconnaissant envers le Créateur et ne se prosternerait-il pas devant lui?»

Et ce fut là la conclusion du maître.

VINGT-HUITIÈME PAROLE

Eh, musulmans! pourquoi la vie est-elle ainsi faite, que les uns sont riches, les autres pauvres, que les uns sont malades, les autres en bonne santé, les uns intelligents, les autres stupides, les uns prédisposés au bien, les autres, au contraire, portés au mal?

Quand on vous questionne là-dessus, vous répondez humblement que telle est la volonté du Très Haut. Vous et moi sommes devenus croyants, nous avons foi en la justice, l'infaillibilité et l'irréprochabilité d'Allah.

Mais Allah donne du bétail à tel parjure, et plonge le travailleur honnête et zélé dans ses prières dans la pire des misères, sans jamais lui donner la joie de voir le fruit de son travail et la possibilité de nourrir sa famille.

Il rend malade l'humble qui n'a fait tort à personne, accable l'innocent d'une lourde infirmité et donne au voleur une santé robuste.

De deux enfants des mêmes parents, Allah donne à l'un l'intelligence, et rend l'autre stupide.

Il semble qu'il propose une route juste, appelant l'humanité à être honnête et à ne pas pratiquer l'injustice. Il promet aux bons de les accueillir dans son paradis, et aux méchants de les expédier à l'enfer. Mais n'est-ce pas Allah qui seul dirige l'âme humaine, n'est-ce pas lui-même qui pousserait les uns au bien, et les autres au péché?

Est-ce que cela témoigne de l'infaillibilité, de la bonté et de la justice du Très Haut? Le peuple et le bien du peuple - tout est dans les mains d'Allah . Il en

dispose comme bon lui semble. Comment comprendre cela? Du moment que tout vient d'Allah, que reste-t-il à faire sur terre au simple mortel? Que peut-il lui-même obtenir de plus?

Les gens n'ont rien à se reprocher les uns aux autres, car qu'ils fassent le mal ou le bien, n'accomplissent-ils pas la volonté d'Allah? Et si on ne peut imaginer la culpabilité d'Allah, cela ne veut-il pas dire que le Très Haut a des défauts, mais que nous n'osons pas le dire?

Le Créateur exige que chaque être raisonnable ait la foi et que chaque croyant remplisse avec zèle les exigences de la religion. L'homme raisonnable doit le savoir, le devoir du croyant est de faire le bien; il ne doit pas craindre l'épreuve de la raison. Où iraient alors se perdre ces paroles d'Allah?: «On ne parvient à me connaître que par la raison». S'il y a quelque défaut dans notre religion, pourquoi interdire aux gens raisonnables d'y réfléchir?

Sur quoi serait fondée la religion, si ce n'est sur la base de la raison! Que vaut le bien accompli sans foi véritable?

Tu dois comprendre et croire qu'Allah a créé le bien et le mal, mais que ce n'est pas lui qui contraint les gens à mal agir; c'est lui qui a créé la maladie, mais ce n'est pas lui qui rend les gens malades; c'est lui qui a créé le luxe et la misère, mais ce n'est pas lui qui transforme les hommes en riches et pauvres.

Autrement il serait impossible de comprendre.

VINGT-NEUVIÈME PAROLE

Les proverbes sensés et pertinents ne sont pas rares chez les Kazakhs, mais il en est qui ne valent pas grand chose aux yeux, non seulement d'Allah, mais aussi des hommes.

On dit: «Si tu es pauvre, n'en aie pas honte». Oui, parce que, sans dignité, à quoi bon vivre? Il n'y a rien d'humiliant pour toi d'exercer le travail le plus dur, le plus pénible, si en suant ainsi tu gagnes ta vie. L'homme digne repousse oisiveté et mendicité; il s'engage sur la voie du labeur et accroît son troupeau honnêtement.

On dit aussi: «L'homme habile peut enflammer même la neige», «Qui quémande habilement obtient tout». Ces proverbes méritent le châtiment d'Allah. A quoi sert de vivre dans l'humiliante recherche de mots susceptibles d'apitoyer le grippe-sou, ou de se creuser la tête à «enflammer la neige», n'est-t-il pas mieux de demander l'aisance à la terre ou espérer en son propre travail?

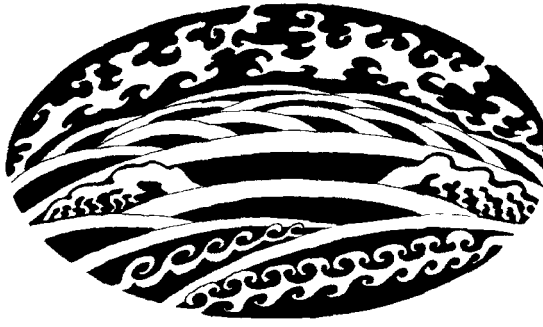
Il existe un proverbe qui dit: «Si tu es dans l'obscurité, alors brûle ton champ». Où est le profit de la gloire obtenue par le crime?

Et encore ce proverbe: «Plutôt que flâner cent jours comme un chameau châtré, mieux vaut folâtrer un jour comme un étalon». Mais quel est l'intérêt d'un seul jour de passion, si ton corps en est brisé?

Certains disent aussi: «L'or écarte même les anges de la bonne route». Sachant que l'or est inutile à l'ange, ces mauvaises gens veulent se servir de lui pour se justifier de leur convoîtise.

«La richesse est plus douce que le père et la mère, mais ta propre vie est plus précieuse que le palais plein d'or». Est-ce que le misérable pour qui la richesse est plus chère que ses parents est capable d'apprécier la valeur de sa propre âme? Bien sûr que non. Mais quelle bassesse que troquer père et mère contre la richesse! Que la tâche soit dure ou légère, les parents accroissent leur troupeau et amassent du bien dans un seul but: le laisser à leurs enfants. Et, en échangeant ses parents contre la richesse, l'homme accomplit un crime contre Allah lui-même.

Il faut se montrer très circonspect dans l'emploi des proverbes nés de l'ignorance et de la bêtise.



TRENTIÈME PAROLE

Il y a chez nous ce qu'on appelle les vantards bavards. Les Kazakhs disent: «Sur quarante haridelles tu ne monteras pas sur une seule colline». Alors à quoi sert aux hommes de fanfaronner, à quoi cela peut-il être utile?

Les vantards n'ont pas de conscience, ni de sentiment de leur propre dignité, ils sont incapables de profondes réflexions et de hautes pensées. Tu ne trouveras chez eux ni la force et la résolution d'un Hercule, ni la vaillance du héros, ni humanisme, ni intelligence, ni délicatesse.

«Ah, laissez cela!» disent-ils en éludant vos conseils. Pourquoi me parlez vous des autres? Nous verrons encore qui est le meilleur et quelle tête sera pendue à la selle de l'autre. Peut-être suis-je redevable de mes succès à quelqu'un? Peut-être quelqu'un met-il de la viande sur mon fourneau et me donne-t-il des laitières?

Ou bien, se frappant avec frénésie la poitrine, ils se balancent d'un côté à l'autre: «Pauvre de moi, ma vie me fait peine! Que je sois maudit, si c'est comme ça! Pour cette affaire je suis prêt à être fusillé ou exilé. On n'échappe pas à la mort!»

Mais je n'ai pas vu de Kazakhs aller à la mort après de telles paroles, comme je n'en ai pas vu qui avoueraient qu'il n'est pas capable de périr dignement: tous ne font que porter les doigts à leur pomme d'Adam et menacer: «Je vais me couper la gorge - et basta!»

Si l'un d'eux accomplissait cette menace, les gens seraient très surpris de la résolution du bête. Mais que peut-on dire des gens qui ne savent pas où se cacher quand le malheur survient? De ceux qui espèrent convaincre ceux qui les entourent par des cris intimidants et déchirants? Qui compte sur les naïfs et sait s'arracher ces mots: «Laisse ce kafir en paix. Il a beau dire, il n'a pas accompli ses tâches».

Oh, Allah! Est-ce qu'à voir l'homme on ne devine pas sa richesse spirituelle. s'il en possède une, sa fidélité à sa parole, sa générosité et ses autres bonnes qualités?

Il est inutile d'écouter les gens sans conscience et sans scrupules, ces vantards bavards de qui on dit dans le peuple: «Chez l'homme sans vergogne les pommettes ne fatiguent pas».

TRENTE-ET-UNIÈME PAROLE

Pour retenir les conseils et les suivre, il faut satisfaire à quatre conditions.

La première: bien les comprendre.

La seconde: il faut accueillir les paroles intelligentes avec le coeur, avec toute son âme, comme si elles étanchaient ta soif.

La troisième: il convient de répéter plusieurs fois en réfléchissant ce qu'on a entendu, pour se les fixer dans la mémoire.

La quatrième: il faut s'écarter des choses qui nuisent à l'esprit.

Ces choses néfastes à l'esprit, ce sont l'insouciance, l'indolence, le goût du plaisir, la soumission à la mélancolie ou à une passion pernicieuse.

Ces quatre tares détruisent science et intelligence.

TRENTE-DEUXIÈME PAROLE

Ceux qui éprouvent la soif de connaissance doivent savoir qu'il y a des conditions nécessaires pour atteindre leur but. Si tu ne les connais pas, tu ne trouveras pas ce que tu cherches.

D'abord, tu dois comprendre exactement pourquoi la science t'est nécessaire. N'aspire à la science ni pour t'enrichir ni pour acquérir des choses précieuses. Si tu es passionnément entraîné vers la science elle-même, alors chacune de tes découvertes, la suppression de la plus légère lacune dans tes connaissances t'apparaîtront comme une grande richesse. Est-il au monde chose plus précieuse, jouissance plus grande que celle que cela t'apporte? Tu trouveras là le calme et le bonheur de l'âme.

Alors sera né en toi l'amour de la science, et, comme tout amour, il est insatiable, et tu iras vers d'autres travaux, d'autres recherches. Cet amour, autrement dit la soif de connaissance, t'aidera à mémoriser ce que tu as vu et entendu, à te l'approprier et le garder en toi.

Si ton âme a goût à d'autres choses et que tu étudies la science par intérêt, alors ta relation à la science sera semblable à celle de la belle-mère à son fils adoptif. Il faut aimer la science comme la mère aime le fils de ses entrailles. Alors la science te témoignera elle aussi son amour, elle te paiera de retour.

Deuxièmement, en étudiant la science; il faut rechercher la vérité. Mais pas pour le seul plaisir d'en disputer avec les autres. Le débat est nécessaire pour aiguiser son esprit et renforcer ses convictions, mais l'excès de discussion mène à la perversion de l'homme.

Parce que celui qui pousse ainsi son raisonnement ne cherche pas à faire apparaître la vérité, mais vise au plaisir d'embrouiller son interlocuteur, pour le confondre et triompher de lui.

La discussion est indispensable dans la science, mais son excès rend les hommes envieux et orgueilleux, capables de mensonge, de calomnie et de voies de fait. L'homme qui par la discussion écarte de la bonne voie une centaine de gens, ne vaut pas le petit doigt de celui qui a remis dans le droit chemin de la vérité ne fût-ce qu'un homme égaré.

Troisièmement, quand tu as atteint la vérité, ne t'en écarte pas, même sous la menace de la mort. Si tu n' es pas capable de les défendre, à quoi alors te servent tes connaissances? Si toi-même tu doutes de leur valeur, comment attendre des autres qu'ils les apprécient?

Quatrièmement, il existe deux outils qui aident à approfondir le savoir. Le premier, c'est «moulakhaza»*, le deuxième, c'est «moukhafaza»*, deux qualités qu'il faut sans cesse perfectionner, sans quoi tu n'accroîtras pas tes connaissances.

Cinquièmement, la dix-neuvième parole évoquait les quatre vices nuisibles à l'esprit, dont il faut se garder, parmi lesquels la négligence et l'oisiveté. Mon âme, je t'en conjure, méfie-toi de ces maux! Ils sont funestes et pour Allah et pour le peuple, pour la richesse et la raison. Ce sont des choses incompatibles avec l'honneur.

Sixièmement, la coupe qui contient l'esprit et le savoir de l'homme, c'est le caractère. Qu'Allah protège et élève le caractère! Si tu t'adonnes à la convoitise, à la légèreté, si tu te laisses séduire par les paroles des autres, tu pourras perdre la fermeté de ton caractère. Réellement, pourquoi assimiler des connaissances, si tu n'as pas la coupe où les conserver?

Pour atteindre le but fixé et être fidèle à son devoir, l'homme doit posséder persévérance, résolution, volonté ferme, il doit être capable de conserver un jugement clair et une âme pure.

Tout cela doit servir la raison et l'honneur.

TRENTE-TROISIÈME PAROLE

Pour vivre dans l'aisance, il faut apprendre un métier. Le troupeau peut périr de famine et la richesse se tarir, mais jamais le métier. L'homme de métier, qui travaille honnêtement à la sueur de son front et vend ce que ses mains ont produit, peut se considérer comme le meilleur des Kazakhs. Mais il existe aussı chez un petit nombre d'artisans kazakhs des défauts incurables.

Premièrement, ces gens ne cherchent pas à se perfectionner dans leur métier. Ils ne recherchent pas de maîtres artisans meilleurs qu'eux pour les imiter, s'approprier leur art et acquérir leur grande maîtrise. Ils se satisfont des petites choses qu'ils connaissent, ils considèrent leur routine comme parfaitement suffisante, et s'adonnent à l'indolence, gaspillant ainsi un temps précieux.

Deuxièmement, il faut travailler sans relâche. Ayant gagné quelques têtes de bétail, ils commencent à se croire riches et pensent avec vantardise: «N'ai-je pas du bétail en abondance?» Et il suffit que cette pensée apparaisse pour que l'homme s'abandonne à la paresse et à l'oisiveté, à l'insouciance et au dandysme.

Troisièmement, ces gens ne se méfient pas des flatteurs. Et ceux-ci ne manquent pas de s'adresser aux artisans pour quémander avec astuce: «Tu es généreux, ma lumière, et tu es un maître, plus expert que quiconque dans tout le voisinage!» Ou bien: «Grand frère, ce n'est rien pour toi t'exaucer ma demande». Ils ne peuvent résister en entendant des mots d'une telle onctuosité. Et ils en arrivent à se croire des maîtres irremplaçables, celui à qui les gens s'adressent avec

des prières. Son orgueil le portera désormais à perdre tout son temps, lâchant la bride au triomphe du flatteur malin.

Quatrièmement, ces Kazakhs cherchent à se faire des amis. Et le plus souvent ils tombent sur des gens malhonnêtes. Ces trompeurs les entourent comme des amis, leur font cadeau de babioles, leur promettent des montagnes d'or ou leur patronage. Et les voilà fiers et heureux de voir qu'on a besoin d'eux, qu'ils sont utiles à leurs amis. Ils se mettent en quatre rien que pour être agréables à leur ami, ils font tout ce qu'on leur demande, allant même jusqu'à partager leur propre bien, sans s'apercevoir qu'on les mène par le bout du nez.

Ainsi passent les jours, dans l'oubli de la famille, du pain quotidien et de tous leurs devoirs, et les dettes s'accroissent, et vient le temps où ce Kazakh est contraint d'emprunter du bétail aux uns pour s'acquitter auprès des autres. Enfin le pauvre bougre est obligé de besogner dur pour seulement joindre les deux bouts. Ayant obligé les autres et passé inutilement son temps, il reste sans ressources, il a perdu ses qualités humaines et vit dans la misère et la honte.

Pourquoi cela se passe-t-il ainsi? Pourquoi certains fils des Kazakhs mentent-ils ainsi? Pourquoi les autres les croient-ils?

TRENTE-QUATRIÈME PAROLE

Chacun sait qu'il est mortel, que la mort ne vient pas prendre seulement le vieillard, et qu'après la mort personne ne ressuscite. Les Kazakhs aussi croient cela, bon gré mal gré.

Ils disent aussi qu'ils ont foi en l'existence du Très Haut qui a créé le monde, et que quand viendra la fin du monde son tribunal punira les pêcheurs et récompensera pour les bonnes actions, que ses punitions et récompenses ne seront pas semblables à celles de notre terre, mais que ses récompenses seront infiniment plus généreuses et ses punitions inconcevablement plus cruelles.

Moi, je ne crois pas leurs paroles, parce que leur foi n'est ni solide ni sincère. S'ils le croyaient, ils feraient le bien conformément à leur foi et ne connaîtraient pas la tristesse. Pourquoi cette vie sur terre est-elle pour eux agitée et inconfortable? Est-il possible de les convaincre de quelque chose d'autre quand déjà ils ne croient que vaguement en ces vérités? Comment les remettre sur le droit chemin? Peut-on leur donner le nom de musulmans sincères?

Celui qui veut éviter les tourments dans ce monde et dans l'autre, doit le savoir: il n'y a pas simultanément dans une âme deux joies semblables, deux craintes, deux peurs et deux peines identiques. C'est impossible, car celui pour qui les soucis et les joies terrestres sont supérieurs à ceux du ciel, celui-là n'est pas un véritable musulman.

Mais le Kazakh, quand il est placé devant le choix entre deux choses, dont l'une est absolument nécessaire à la vie d'outre-tombe, et l'autre indispensable à la vie terrestre, ne laissera pas échapper la seconde, espérant qu'il acquerra la première la prochaine fois, et que, s'il n'en a pas l'occasion, Allah dans sa clémence lui pardonnera son choix. Devant le Jugement dernier, cet homme fera serment qu'il n'a pas laissé le bien de l'autre monde pour la joie terrestre. Comment le croire après cela?

L'enfant de l'homme est l'ami de l'enfant de l'homme. Parce que tout dans la vie, la naissance, l'éducation, l'âge adulte, la faim, les peines, le chagrin, la constitution physique, la venue dans ce monde et la mort, sont semblables à ceux de n'importe quel autre homme. Comme tous les hommes, tu marches vers la tombe et tu pourriras; tu sais qu'un jugement terrible t'attend toi aussi. Comment savoir si ta vie durera encore cinq jours ou aucun? Tous les hommes se reçoivent les uns les autres, l'homme lui-même n'est que de passage sur la terre, alors à quoi servent la méchanceté, la lutte pour la richesse, la jalousie et la convoitise du bonheur de l'autre, à quoi sert de se regarder de travers pour des vétilles?

Se prosterner non devant Allah, mais devant l'homme, prier non pas pour la bénédiction de son propre travail mais pour que tu reçoives du bien au détriment des autres, est-ce avec de telles demandes qu'il sied de s'adresser à Allah? Est-ce que le Créateur devrait pour un homme en humilier et en déshériter un autre?

Celui qui essaie de rivaliser avec les sages, alors qu'il n'a ni esprit raisonnable ni instruction, qu'il n'est pas capable d'enfiler deux mots de suite, mérite-t-il vraiment le nom d'homme?

Est-ce même là un homme?

TRENTE-CINQUIÈME PAROLE

Lorsqu'il appellera au Jugement dernier les khadjis*, les mollahs, les soufis, les chiites, les généreux, le Très Haut leur demandera sévèrement des comptes.

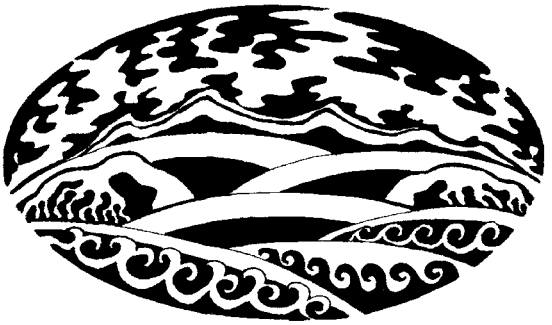
Mais ce jour-là, il mettra à part les gens qui sont devenus khadjis, mollahs, soufis et chiites ou bien ont été généreux seulement pour jouir du respect et de l'estime du peuple, et ceux qui ont servi Allah en s'efforçant de lui être agréable.

Et le Créateur dira à ceux-là: «Vous avez été sur la terre, khadjis, mollahs, soufis, chiites et généreux, pour que le reste des hommes se prosternent devant vous, vous appelant «respectables khadjis», «honorable mollah», «vénéré soufi», «inoubliable chiite», «incomparable généreux». Cela a exigé de vous un art non négligeable. Mais tout cela, vous l'avez enlevé aux autres. Le monde que vous avez créé de vos forces communes s'est écroulé, et en même temps que lui a disparu la force de votre pouvoir. Ici ce sera tout différent. Votre vie heureuse se termine, et s'achève votre pouvoir sur les gens. Ici vous ne recevrez pas les honneurs habituels, mais au contraire vous devrez rendre des comptes pour tout! Je vous ai donné la vie. Je vous ai distribué la richesse. A quoi les avez-vous employées? Vous les avez gaspillées pour le profit, vous avez trompé les gens en vous couvrant du souci de la vie éternelle».

Et le Créateur s'adressera à ceux qui lui ont consacré leur vie:» Vous avez tout sacrifié pour être mes vrais

serviteurs et gagner ma gratitude. Je suis content de vous. Entrez, j'ai réservé pour vous une place d'honneur. Peut-être y rencontrerez-vous des amis et ceux à qui vous avez fait du bien, ou ceux qui ont partagé vos bonnes actions. Alors réjouissez-vous!»

Voilà, dit-on, ce qui attend les gens en ce jour du Jugement dernier.



TRENTE-SIXIÈME PAROLE

Dans le khadis - le Livre saint - sont écrites les paroles suivantes du prophète Mahomet: «Qui n'a pas de honte, n'a pas de foi». Le proverbe populaire kazakh dit la même chose: « Celui qui est capable d'avoir honte celui-là est un fidèle».

Ces paroles montrent clairement que la honte est l'un des sentiments sacrés. Alors comment se représenter la honte?

Il y a la honte qui vient de l'ignorance. Elle est pareille à la confusion de l'enfant qui n'ose pas desserrer les dents devant un adulte, ou à la timidité d'un autre adulte, qui ne peut se décider à rencontrer tout bêtement un notable, bien qu'il n'ait rien à se reprocher. Coupables ni devant Dieu, ni devant leur conscience, ils ont honte pour rien, ce qui est un vrai signe de sottise et d'humilité.

La vraie honte, c'est celle qu'on éprouve lorsqu'on a mal agi contre les lois de la chariate, de la conscience, de la dignité. Il en existe deux espèces.

La première, c'est la honte, non pour sa propre faute, mais pour celle d'un autre. Elle se présente comme la compassion que tu ressens envers un autre. Et l'inquiétude de son sort te tourmente: «Diable, Qu'est-il arrivé à cet homme? Qu'est-ce qui lui a pris d'agir de façon aussi indigne?» Et tu en rougis pour lui.

La seconde, c'est la honte devant ta conscience humaine, ta propre culpabilité devant la chariate, pour une de tes propres actions, accomplie par mégarde ou

indistinctivement. Bien qu'à ce moment il n'y ait eu personne autour, ta raison et ta nature te tourmentent et te punissent. Tu te blâmes toi-même, tu perds le repos, tu n'oses plus regarder les gens dans les yeux.

Les gens capables de connaître ce type de honte en perdent le sommeil et l'appétit, il arrive même que le désespoir les pousse au suicide. La honte, c'est la dignité humaine qui, de l'intérieur, force à avouer ses fautes et s'infliger le châtiment. Dans ces moments les pensées et les mots ne viennent plus. On n'a pas le temps de se moucher et d'éponger ses larmes. L'homme est comme un chien pitoyable. Non seulement il ne peut regarder les gens dans les yeux, mais il ne voit plus rien. Celui qui connaît ces tourments, mais qui, au lieu de pardonner généreusement au fautif, augmente ses souffrances, manque à l'humanité et à la charite.

Mais les gens que je vois aujourd'hui n'ont honte de rien, ne savent même pas rougir lorsqu'ils accomplissent de mauvaises actions. «J'ai déjà dit que j'étais confus, que vous faut-il encore?», disent-ils. Ou alors ils se justifient: «Ça va, ça va. D'accord, je suis confus. Mais toi, est-ce que tu n'en fais pas autant?» Où bien ils disent encore: «Et alors, celui-ci et celui-là ont fait ci et ça, et cela ne les empêche pas de vivre en ce monde comme si de rien n'était. Et moi, on peut dire que, par comparaison avec eux, je n'ai vraiment rien fait de mal. Et, de plus, j'avais de bonnes raisons pour agir ainsi». Et, au lieu d'avoir honte de ce qu'ils ont fait, ils s'auto-absolvent.

Que peut-on dire de telles gens? Y a-t-il de la honte dans leurs paroles ou non? Si cela s'appelle de la honte, qu'en est-il des écrits sacrés et des sages? La vérité est-elle dans leurs paroles ou dans celles de telles gens?

Ont-ils vraiment la foi, ou non?

TRENTE-SEPTIÈME PAROLE

1. Juge de la dignité de l'homme par la voie qu'il a suivie pour atteindre son but, et non par le fait qu'il l'a atteint ou non.

2. Les plus belles pensées se ternissent en passant entre les lèvres de l'homme.

3. En disant de sages paroles à l'ignorant présomptueux, tu trouves parfois la consolation, mais le plus souvent il n'en reste aucune trace.

4. Fais le bien à l'homme sensé. Au sot, cela ne fait que le gâter.

5. Le fils de son père est l'ennemi des autres; le fils du peuple est ton frère.

6. L'homme digne demande beaucoup, mais se contente de peu; l'homme de rien demande beaucoup, mais n'est jamais content, même quand tu lui donnes plus qu'il n'a demandé.

7. Ne travailler que pour soi, c'est être comme l'animal qui ne se soucie que de sa bedaine. Le Tout-Puissant aime celui qui travaille pour le bien de l'humanité.

8. Qui a empoisonné Socrate, brûlé Jeanne d'Arc, crucifié Christ, enterré Mahomet dans des dépouilles de chameaux? La foule. La foule est stupide. Sache la conduire sur la voie de la vérité.

9. L'homme est le fils de son temps. S'il est mauvais, c'est aussi la faute de ses contemporains.

10. Si c'était en mon pouvoir, je couperais la langue à celui qui soutient que l'homme est incorrigible.

11. Rester seul, c'est comme mourir. Tous les malheurs roulent sur la tête du solitaire. Il y a beaucoup

de mauvaises choses au monde, mais aussi des consolations et des joies . Qui supporte dignement les premières? Et qui résiste aux secondes?

12. Qui ne s'est pas trouvé dans le malheur? Seuls les faibles perdent l'espoir. Il est vrai que rien au monde n'est constant, mais le mal non plus n'est pas éternel. Est-ce qu'après l'hiver rude et neigeux ne vient pas le printemps avec ses ondes et ses fleurs?

13. Celui qui ne dit mot dans la colère retient en lui les forces de sa fureur. Celui qui vomit de noirs jurons est généralement un hâbleur ou un couard.

14. Le succès et le bonheur enivrent l'homme. Seul un sur des milliers réussit à garder sang-froid et raison.

15. Si tu veux que tes affaires s'arrangent, mène-les raisonnablement.

16. Une haute fonction, c'est comme un haut rocher. Le serpent patient le gravit en rampant, le faucon vole impétueusement vers sa cime. Les gens malveillants commencent par louer ceux qui n'ont pas atteint le sommet. Et ceux-ci, crédules, se réjouissent de leurs paroles.

17. Le monde est un océan, le temps un souffle de vent, les premières vagues sont les frères aînés, les dernières vagues les benjamins. Les générations sont pareilles à ces vagues qui se pressent l'une après l'autre, c'est dans leur relève que réside la vie éternelle et il semble que leur tranquillité est immuable.

18. Le pauvre qui s'est illustré par son esprit est plus grand que le tsar élevé par un destin heureux. Le jeune homme qui vend les fruits de son travail est plus digne que le vieux qui fait commerce de sa barbe.

19. Le quémandeur repu, c'est le diable sur un radeau. Le soufi paresseux, c'est l'hypocrite.

20. Le mauvais ami est semblable à l'ombre. Quand brille le soleil, tu ne peux t'en débarrasser; quand les nuages s'épaississent au-dessus de ta tête, tu ne la trouves plus.

21. Crois celui qui vit retiré, garde des bonnes relations avec celui qui a beaucoup d'amis. Prends garde à l'insouciant, mais soutiens le déshérité.

22. Colère sans force, amour sans fidélité, maître sans disciple sont veufs, inutiles et stériles.

23. Tant que tu cherches le bonheur, tous te veulent du bien, mais, dès que tu atteins ton but, tu n'as plus que toi pour t'en souhaiter.

TRENTE-HUITIÈME PAROLE

Mes enfants, réconfort de mon âme! Voilà quelques mots que j'ai écrits sur les actes des hommes et que je vous lègue en mémoire. Lisez-les avec attention, examinez jusqu'au fond ces paroles, et votre coeur se remplira d'amour. L'amour humain est inséparable de sa raison, de son humanité, de son savoir. La cause première, originelle de ces qualités réside dans la perfection qui est donnée à l'homme dès sa naissance - une santé robuste, une belle apparence, tout le reste dépend de la noblesse du père et de la mère, des sages précepteurs et des bons amis. L'élan et la compréhension naissent de l'amour. Mais ce sont la raison, l'humanité et le savoir qui éveillent dans l'homme l'intérêt pour la science.

Dès ses jeunes années, l'enfant ne se tourne pas de lui-même volontiers vers l'étude. Il convient de le contraindre et de le séduire jusqu'à ce qu'en lui naisse la soif de l'étude. L'enfant qui a cette aspiration à la connaissance peut être considéré comme un homme, on peut nourrir l'espoir qu'il aspirera à connaître Allah, à se comprendre et à comprendre le monde qui l'entoure, qu'il apprendra à acquérir le bien, qu'il ne transigera pas avec l'honneur, qu'il fuira le mal. Autrement, il sera condamné à demeurer dans l'ignorance, et au meilleur cas à ne recevoir que des connaissances très superficielles. Il est mauvais que beaucoup de parents, ayant mal éduqué leurs enfants, les confient ensuite aux soins des mollahs, car il est déjà trop tard pour que ces études ne servent à rien.

Les enfants pervertis des leur jeune âge ne peuvent avoir d'intérêt pour le savoir et la religion, ni de respect pour leurs precepteurs Ils ne deviennent pas des hommes faits, des mollahs scrupuleux, de veritables musulmans Le plus complexe, c'est d'éduquer en eux l'humanisme Parce que Allah, c'est la voie de la vérite, et que sincerité et justice sont les ennemies du mal Un ami viendra-t-il à une invitation apportee par un ennemi? On n'atteint pas la vérite si on n'a pas dans l'âme de l'amour pour elle Le savoir humain s'obtient par l'amour et la vérité, la soif des découvertes personnelles de la nature et du fond de choses Ce n'est pas la connaissance universelle d'Allah, la curiosité et l'aspiration à la science donnent à l'homme un savoir proportionne a son jugement

Mais avant tout il faut cherir Allah On sait que la Science est un des visages du Tres Haut, car l'amour de la Science est aussi un signe d'humanité et de sincerité On n'atteint pas les sommets de la science en s'en occupant par cupidité, dans des buts sordides de profit Que la richesse, le respect universel et la gloire eux-mêmes trouvent les hommes, alors seulement ils pourront devenir dignes de s'en parer! Mais se prosterner devant eux humilie l'homme, indépendamment du fait qu'il ait ou non reussi

Si tu as acquis l'amour de la vérite, le désir d'étudier, trouve en toi une oreille attentive et un zele sincère Les fidèles a l'Islam doivent savoir avant tout en quoi consiste la vérite de la foi car elle n'est pas une adoration aveugle Disons, croyons-nous en Allah, en les paroles du Coran - que sa volonté s'exprime! - croyons-nous que Mohamet Moustapha - que son nom soit béni! - est son messager? Que nous donne une telle foi? Tu crois en Allah pour lui ou pour ton propre salut? Allah est grand et il ne souffre pas si tu ne crois pas en lui Si tu affirmes que ta foi t'est indispensable, alors, c'est bien, tu crois vraiment Mais si c'est la foi pour la foi, elle ne te sera d'aucune utilite Ta foi sera en vérite juste, te servira, quand tu en seras toi-même avide Il faut savoir par quels efforts s'acquiert une foi pleinement consciente et raisonnee

Tu disais que tu crois en Allah, en son image et en son nom Alors tu dois connaître son nom, comprendre la grandeur de l'essence de chacune de ses images, t'appeler musulman, te considerer comme l'esclave du

Très Haut et essayer de soumettre tes pensées à sa volonté Ne soutiens pas comme un ignorant qu'il est impossible de se comparer à Allah Effectivement, on ne peut reproduire exactement les créations du Très Haut Mais imite le dans tous tes actes, suis la route qu'il a indiquée Voici les huit images lumineuses d'Allah la Vie, la Science, la Puissance, la Perspicacité, la Délicatesse, le Desir, la Parole, la Creation.

Le Createur a distribué ces huit visages à l'homme, mais pas dans une perfection absolue, comme il les possède lui-même

Pouvons-nous nous appeler musulmans, si nous utilisons ces dons - même s'ils nous ont été attribués insuffisants et inachevés - à d'autres buts que plaire à Allah? Il faut savoir de quelle façon comparer ses actions avec les huit immenses qualités d'Allah, car la nature d'Allah est telle qu'elle n'a pas besoin de notre description, cela exige notre raison, nécessaire à la représentation claire d'Allah dans ses huit images citées Si nous ne les connaissons pas, nous ne pouvons nous représenter le Très Haut Puisque nous connaissons Allah à la mesure de ses manifestations, il n'est donné a personne de le connaître pour de bon Même les plus sages des sages ne peuvent s'y retrouver dans ses actes ni atteindre l'essence intérieure de sa nature Allah est tout puissant, et nos possibilités sont limitees Sonder l'infini fini est impossible Essayant d'en fixer le concept dans la conscience, nous répétons Allah est, Allah est unique Mais les concepts mêmes d'existence et d'unité ne correspondent pas à l'inconcevable essence d'Allah, car il n'est pas de phénomene possible dans la realité qui échappe a la dimension de l'«unité» Ce mot exprime la limite des possibilités de notre raison, son plafond

On peut l'appliquer à tout le systeme de l'Univers, qui est dans le domaine d'Allah, et qui nous est révélé dans les Ecritures, ou sont aussi mentionnés les huit immuables visages et les quatre-vingt-dix-neuf qualités d'Allah, exprimés dans son image incomparable et dans ses actes

Je ne veux pas parler de quatre visages dont les premiers sont la Science et la Puissance, ceux qui restent en sont une partie intégrante qui complètent et expliquent l'essence de ces deux-là Je retiens encore un des six autres - la Vie

Nous disons: Allah est, Allah est unique, nous le caractérisons et le percevons comme la Puissance et la Science. Méditons, les concepts d'existence, d'unité, de puissance, de science ont-ils une force réelle? On ne peut douter que la puissance de la science est une force réelle: là où il y a la Vie, là aussi est le désir. Et là où est la Science, le Désir est inévitable. La science elle-même ne donne rien. Tout dans le monde se met en mouvement par la puissance du Tout Puissant.

Une de ses qualités, inhérentes au Désir, est la Parole. Mais la Parole peut-elle se passer des signes de l'alphabet et de la voix? Seule la parole d'Allah se passe de lettres et de voix. Mais s'il y a nécessité de parler, cela signifie qu'il y a possibilité d'entendre ce qui est dit et de voir ce qui est visible, n'est-ce pas? Allah n'entend pas, et ne voit pas comme nous, avec les oreilles et les yeux, ce qui est le privilège du Seigneur, c'est-à-dire la Puissance de la Science.

L'image suivante est la Création, c'est-à-dire la mise en oeuvre. Si on considère que la Création - l'un des visages d'Allah - réside dans la mise en oeuvre continuelle, sans s'affrancir de cela, sans s'isoler, comme la Science et la Puissance, mais rester dans la soumission et la contrainte, ce serait attirer l'attention sur son impuissance et sa dépendance. Et pas dans la dépendance à l'image d'Allah. La Création consolide la Puissance. De là s'ensuit que grâce à la Science et à la Puissance tous les huit visages d'Allah trouvent l'harmonie. La Science est sans limites et parfaite. La Puissance est toute puissante et irréprochable. On juge de la maîtrise selon ses oeuvres. Il n'est donné à aucun mortel d'embrasser par la raison ce que nous voyons et ressentons, même au prix d'un travail colossal et de la réunion de forces puissantes.

Si la raison apparaît à la créature terrestre comme son souverain, mais que la force le sert dans tous ses actes, une conclusion s'impose: est-ce que ces qualités ne servent pas aussi Allah? Les concepts de Science et de Puissance doivent se percevoir ensemble - «la Puissance omnisciente», - autrement l'un d'eux sera principal et l'autre subordonné. Ce qui alors contredirait l'enseignement d'Allah.

Dans un tel cas, il peut arriver que les huit visages d'Allah, ne se fondant pas dans une même image, se changent en visages divers et indépendants? Toutes ces

qualités proviennent d'un unique Créateur, toutes ensemble elles personnifient l'unique et incomparable image d'Allah. Voir un dessein prémédité dans leur union - pour fonder une image puissante - serait une erreur.

La force de l'homme réside en sa raison et ses connaissances. La puissance du Très Haut s'exprime dans la Science et la Miséricorde. Bien que la Miséricorde ne soit pas mentionnée au nombre de ses huit visages, elle s'explique par les attributs suivants d'Allah: Toute Bienveillance, Clémence, Compassion, Tout Pardon, Amour, Défense, Protection, Bienfaisance, Don, Courtoisie. Ces attributs d'Allah confirment mes arguments. La logique de mes analyses est également soutenue par l'harmonie surprenante de l'univers de la création. Car tout dans le monde est fondé de telle façon qu'une chose sert les intérêts de l'autre, les corps inanimés ne ressentent pas la douleur et servent de nourriture aux créatures animées; les animaux entretiennent la vie des êtres doués d'une âme - les hommes; ils sont exempts de répondre devant le Jugement dernier, mais l'homme a reçu la raison et règne sur tout. Le fait que Allah ait donné à l'homme la capacité de rendre compte au Jugement dernier montre sa justice et son amour de l'homme. Il a créé une image de l'homme différente de la forme du ver, de l'oiseau et d'autres volailles, il l'a doté d'une meilleure complexion, campé sur deux jambes, d'une tête placée haut, pour qu'il puisse voir le monde environnant, pour qu'il n'ait pas à se courber et prendre sa nourriture comme les animaux, il lui a donné deux mains qui sont au service de sa tête; pour qu'il puisse profiter des arômes, il lui a donne un nez; des yeux pour qu'il voie la nourriture qui lui est nécessaire; des paupières pour les protéger; il l'a doté de cils pour protéger les paupières des frottements; de sourcils pour écarter des yeux la sueur qui coule du front; une langue pour que les hommes puissent communiquer, se comprendre et travailler ensemble. N'est-ce pas là un témoignage de son amour de l'homme? Et si quelqu'un t'aime, n'es-tu pas obligé de lui rendre son amour?

Réfléchis: le soleil fait évaporer l'humidité, la change en nuages qui, en répandant sur la terre la pluie vivifiante, donnent vie aux graines, aux herbes et aux fleurs, réjouissant les yeux et le coeur de l'homme; ils

font mûrir toutes sortes de fruits, de betteraves à sucre, entretenant la vie sur la terre; les rivières coulent dans les mers et les lacs, étanchant la soif des bêtes et des oiseaux et donnant abri aux poissons. La terre distribue aux hommes blé, coton, chanvre, fruits et baies, et conserve en son sein les richesses minérales; les oiseaux donnent aux hommes duvet, viande et oeufs; les animaux, lait et peau; l'eau donne les poissons; les poissons, du caviar; les abeilles, miel et cire; les vers fournissent leur soie. Et, produisant ces richesses, rien ni personne au monde n'a le droit de dire: «C'est à moi seul!» Tout est destiné aux besoins nutritifs de l'homme.

Fabriques et machines, créées par un travail incroyable, servent au bonheur et à l'intérêt de l'homme. N'est-ce pas là une manifestation de l'amour du Tout Puissant pour l'homme? Celui-ci n'a-t-il pas le devoir de rendre amour pour amour?

Pour que l'humanité, par son insatiabilité, ne détruise pas les espèces animales et ne cause pas ainsi préjudice aux générations à venir, Allah l'a contrainte par cette avidité-même à protéger les animaux; bêtes et oiseaux espèrent en leur force, leurs puissantes jambes, leurs ailes rapides; ils trouvent refuge dans les profondeurs des eaux, sur les cimes des rochers, se cachent dans les forêts; toutes les espèces vivantes tendent à se multiplier et sont douées de l'instinct de conservation et de souci de leur progéniture. Et l'animal, en se développant, s'est perfectionné, ce qui ne veut pas dire qu'il est pareil à l'homme, mais qu'il fournit à l'homme les moyens infinis de son existence. Et nous voyons en tout cela une nouvelle manifestation de bonté et de justice.

Nous ne réfléchissons pas sur le fait que bonté et justice, c'est une condition de la chariate; si nous nous considérons comme des musulmans, nous devons être de fidèles disciples d'Allah, mais suivons-nous strictement ses préceptes? Notre fidélité dure-t-elle plus de deux mois, même d'une journée entière?

Nous aimons voir les autres suivre la bonne voie, mais nous n'en voyons pas beaucoup, y compris nous-mêmes, prendre ce chemin. N'est-ce pas coupable? Celui qui admet le mal en ne l'empêchant pas ne peut se considérer comme un vrai musulman. Ou alors il ne l'est qu'à moitié.

Où est la voie juste indiquée par le Très Haut à ses serviteurs? La plupart ne le savent pas. Nous n'avons vu personne écouter et suivre volontiers la parole de Mahomet:

«Réfléchis aux actes d'Allah afin d'en comprendre le sens» ou les sourates du Coran :

«Aime Allah, et il t'aimera».

«Ordonnez aux hommes de faire le bien pour qu'ils le fassent, car Allah aime les gens de bien».

«Les croyants font de bonnes actions, ils auront leur place au paradis».

Les chapitres du Coran abondent en pages de cette sorte, qui décrivent les bienfaits d'Allah, mais aucun de nous ne possède le désir et les connaissances suffisantes pour en pénétrer le sens profond.

La sourate qui dit: «Il est des gens qui croient en Allah et qui font du bien aux autres. Ainsi ils accomplissent leur devoir car Allah n'aime pas les malintentionnés», prouve que le bien est le contraire du mal.

En témoignent encore les paroles suivantes du prophète, qu'Allah bénisse! «L'homme injuste n'a pas de conscience. Et, sans conscience, il n'a pas la foi».

Nous savons maintenant que la foi n'est pas seulement liée à l'existence de l'être suprême, mais à la certitude de sa justice et à sa supériorité. Les biens promis par Allah sont plus justes et plus grands que toutes les prières auxquelles nous nous adonnons corps et âme. Tes yeux voient chaque jour le musulman prier avec zèle et observer un jeûne sévère. De cela nous n'avons pas besoin de preuves.

Peut-être la justice est-elle la mère de tous les bienfaits. Elle engendre satisfaction et bonne conscience. Le juste ne manque pas de réfléchir: «Je peux faire le bien, je pense le faire, et je me reproche de ne pas l'avoir fait», N'est-ce pas là un témoignage de sa justice et de son honnêteté? N'est-ce pas le début des bonnes actions? Bien sûr, s'il se soucie des hommes, il n'oublie pas de penser à Allah.

Ne perdez pas les sentiments d'équité et de clémence. Sans justice il n'y a ni foi, ni compassion, ni humanisme. Comme l'enseigne le sophiste Allaïar, un vice en engendre cent autres.

D'après notre première conception, Allah a été reconnu comme omniscient, bienfaisant, juste et

puissant. Et si tu as conçu ces trois visages: Science, Charité, et Justice, cela signifie que tu aspires à la connaissance, que tu es devenu un véritable musulman et que tu possèdes un grand humanisme. L'homme noble se reconnaît à trois qualités: la Droiture, la Mansuétude, la Raison. Ces trois attributs l'amèneront à la vérité et à l'équité. La mansuétude le conduira à la foi, et la Raison, comme nous le savons, est l'un des noms de la Science. Ces qualités, bien qu'en moindre mesure, Allah les a données à l'homme; mais, en laissant l'homme en tirer profit, Allah veut le voir s'épanouir, les mener à la perfection, les employer au bien et les conserver en lui. Tu peux atteindre ce but avec un désir sincère, une recherche et un travail incessants; sinon tu n'auras rien.

Les premiers possesseurs de ces attributs sont les prophètes, les seconds les saints, puis viennent les savants et enfin les véritables musulmans. Allah possède ces trois attributs, les prophètes se considèrent comme les serviteurs d'Allah, ils nous apprennent à les respecter et à les acquérir; les saints nous les ont enseignés et sont devenus eux-mêmes des serviteurs fidèles. Mais l'autre monde ne guettait que son profit; les serviteurs fidèles ne pensaient qu'à leur vie d'outre-tombe en oubliant la vie terrestre, sans peut-être s'en rendre compte. Les savants, eux ne pensaient qu'à la vie terrestre. Si on analyse cela d'un oeil critique, on s'apercevra que les opinions des saints et des savants sont contradictoires, bien qu'ils ne se soient pas beaucoup écartés les uns des autres dans leurs convictions, et bien que les uns et les autres débattent en prenant en considération la maîtrise du Tout-Puissant.

Science et Raison ne supportent pas la violence, la vilenie, l'hypocrisie de l'homme qui trompe son semblable. Elles se prononcent toutes deux pour la bonté, la clémence, qui amèneront à la Charité.

Mais l'idée me vient parfois à l'esprit que les saints comme les savants essaient dans leurs discussions d'apaiser leur appétit de gloriole. Si la maturité de l'être humain se manifeste par la perspicacité, et si tous renoncent au monde et choisissent la «tarikat»*, le monde tomberait à l'abandon. Qui alors fera paître les troupeaux, qui arrêtera l'ennemi, qui coudra et tricotera les vêtements, qui sèmera le blé, qui tirera des entrailles

de la terre les richesses qu'Allah a destinées à ses créatures?

Est-ce qu'en se désintéressant, en se disant rassasié, dégoûté des biens matériels accordés par le Très Haut, nous ne risquerions pas de paraître impolis et ingrats et d'avoir à battre notre coulpe? Ceux qui choisiraient cette voie seraient déchus et menacés de complète disparition, et ceux qui se fourvoient dans la colère et dans l'intransigeance deviendraient victimes des «kafirs».

Si cette voie n'est prescrite qu'à la moitié des musulmans, alors se pose une question: existerait-il une demi-vérité? La vérité doit être la même pour tous. Y aurait-il une vérité au choix? Une justice au choix? Alors les gens ne pourraient avoir la même vie. Car la vie elle-même est la Vérité. Sans vie il ne peut y avoir de perfection.

Mais tous les saints ne renient pas les biens de cette terre. Parmi les Dix Justes*, l'imam Gosmane, Gabdourakhmane ibn Gaouf, Saguide ibn Aboudkas se faisaient gloire de leurs grandes richesses.

La sévère abstinence des saints, leur renoncement au monde s'explique par leur manque de confiance en leur force, leur crainte de la tentation des joies terrestres qui sans aucun doute affaibliraient leur foi. Ou bien alors ils veulent ainsi écarter les hommes de la course à la richesse et, par l'exemple de leur frugalité de leur humilité, les amener à refuser injures, violence, passion et cupidité pour choisir la voie de l'équité, de la bonté et de l'amour. Si leur amour des hommes en vient à l'oubli de soi-même, cette voie est dangereuse et fragile.

Atteindre la vérité par une telle voie n'est à la portée que de gens consacrés à leur foi, parvenus aux sommets de la science, possédant la force du pouvoir, un courage rare et une volonté de fer. Il est quasi-impossible de réunir chez un homme ces qualités, ou alors celui qui les possède peut se révéler un coquin sans égal.

L'envie de se distinguer, de surpasser les autres gâtent la nature humaine. L'ignorant, qui déclare prendre la voie de la «tarikat» , confesse par là-même son immoralité.

Le penseur et le savant sont de la même essence, mais dans leurs connaissances se révèlent leurs différences. La science extérieure reconnue dans le monde se présente à nous en forme de leçon. Les

précepteurs qui obtiennent les plus grands succès dans leur enseignement s'appellent des savants.

Rien n'est créé sans raison, il est possible que les serviteurs d'un tel enseignement soient obsédés par la soif de concevoir les secrets de la toute puissance d'Allah, ce qui n'est interdit à personne, ou ils se sont occupés de science, mûs par un amour sans limite pour le Très Haut?

Mais convient-il de parler justement d'un tel amour, s'il n'est pas donné à l'homme de connaître Allah lui-même?

Seul l'amour né d'une claire compréhension, d'une foi sans mesure, par le sentiment de gratitude et de reconnaissance envers le Très Haut de créatures créées par lui avec amour, elles-mêmes dotées de la capacité d'aimer et de compatir, peut s'appeler amour du Très Haut.

Et seuls sont dignes de la connaissance du savant ceux qui aspirent à concevoir en proportion de leur jugement, qui cherchent la cause première de tous les phénomènes et de tous les sujets. Ils atteignent les vérités, la justice, le bien des intérêts de l'humanité, pour eux n'existent dans la vie de joies et de plaisirs autres que leur travail. Sans ces penseurs, qui suivent la bonne voie, la terre entière s'écroulerait. Ces authentiques savants sont l'ossature de toutes les créations humaines, leur intelligence amène l'ordre dans tout ce qui existe sur terre. Leur activité est dirigée vers la prospérité terrestre, comme on dit: la vie terrestre est le champ cultivé pour la vie éternelle.

Tous les savants ne sont pas des sages, mais tous les sages sont des savants. La foi traditionnelle s'acquiert avec l'aide de l'enseignement des savants, mais grâce aux lumières des sages, elle devient foi véritable. Les savants qui obtiennent cela sont ceux qui comprennent le sens profond de l'islamisme. Les savants du monde ne connaissent pas les bases de la religion, bien qu'ils recherchent les vérités et aient su découvrir pour eux-mêmes les secrets de l'univers et de la vie humaine. Des sept conditions de la chariate, ils ne sont capables de reconnaître qu'Allah, ils ne peuvent distinguer les partisans d'Allah de ses adversaires. Plaise au ciel qu'ils ne deviennent pas nos pasteurs moraux, mais ils méritent notre reconnaissance, car, comme a dit le prophète dans le

Khadis, les meilleurs des hommes sont ceux qui sont utiles à ceux qui les entourent.

Ces gens ne connaissent ni sommeil, ni repos, ni distraction, ils sont en perpétuelle recherche des découvertes utiles à l'humanité, ils lui ont procuré l'électricité, soumettant à l'homme l'énergie de l'éclair; ils ont appris à établir des communications à d'énormes distances, ils ont forcé le feu et l'eau à accomplir des travaux colossaux que des milliers d'hommes n'auraient pas eu la force de mener à bien, ils ont perfectionné la raison humaine, nous apprennent à distinguer le bien du mal; il est hors de doute que nous leur devons beaucoup.

Les mollahs d'aujourd'hui sont les adversaires des savants. Ce qui témoigne de l'ignorance des serviteurs d'Allah ou de la fausseté de leurs pensées, car il est dit: par nature l'homme incline au mal. Beaucoup de leurs élèves, ayant appris quelques prières en langue arabe ou perse, considèrent qu'ils peuvent participer aux discussions, s'en enorgueillissent, et au lieu d'être utiles, causent du tort aux gens, les écartant de leur route par de belles phrases et des vantardises vides. D'autres sont nuisibles non par leurs mauvaises pensées, mais en se soumettant à leur instinct naturel. C'est un plaisir, quand l'un d'eux, écoutant une parole juste, revient à la conscience. Celui qui entrave la vérité, peut-on l'appeler consciencieux? Le contentement de soi, surtout quand il est mal fondé, gâte l'homme. Si la vérité est la vérité, et que la vérité est Allah, il ne faut pas s'y opposer, et s'efforcer de la comprendre et de juger avec justesse. S'égarer ainsi est gros de dangers d'éloignement de la religion.

Quand le grand prophète, que son nom soit béni, a dit que «viendra un jour qui semblera aussi long qu'une année entière», des théologiens lui demandèrent «Combien y aura-t-il de prières ce jour-là?» Et ils reçurent la réponse: «Cela, ce sont les savants de cette époque-là qui le sauront». Le prophète n'a-t-il pas voulu par ces paroles faire savoir qu'en même temps que les choses changeront avec les siècles, les canons de la religion se modifieront?

De nos jours les méthodes d'enseignement à la médersa ont désespérément vieilli et deviennent non seulement inutiles, mais aussi nuisibles. Corrélativement à cela en Turquie on a déjà ouvert de

nouvelles ecoles, ou outre la theologie on enseigne la discipline militaire et d'autres sciences Notre jeunesse consacre de nombreuses annees au bachotage sterile a la medersa, et il sort de la des gens ignorants, peu raisonnables, incapables de travailler, qui par la suite vivent dans la tromperie et le mensonge L'enseignement des mollahs n'apporte rien que du mal

La beaute de l'univers ennoblit la raison de l'homme Mais il arrive que par necessite et penurie l'homme perde ses traits humains, se bestialise Ne pas avoir d'aspiration et de conception de la science mondiale, c'est un signe d'ignorance que condamne aussi le Coran

Entre la richesse accumulee pour s'elever et la richesse qu'on amasse pour avoir la possibilite d'aider ceux qui souffrent et ne pas se trouver dans la dependance des autres, il y a une grande difference

Nous ne cherchons pas a acquerir les connaissances dans un but de lucre Au contraire, nous utilisons la richesse pour les assimiler L'art, voila la veritable, l'inepuisable richesse, les apprendre, c'est la plus noble entreprise Les connaissances doivent servir la justice et repondre aux exigences de la loi d'Allah L'homme est oblige de bien agir et de ne pas se contenter d'admirer les bonnes actions des autres, mais lui-même aussi constamment faire le bien

Pour en revenir aux mollahs, j'ai envie de vous mettre particulierement en garde contre les ichans Leur enseignement est mensonger, pernicieux Beaucoup d'entre eux sont des ignorants, ils ne connaissent pas les vraies lois de la chariate, choisissent la voie du service d'Allah, essaient d'enseigner aux autres le pauvre savoir qui est le leur, l'enseignement de ces tentateurs de l'humanite est nuisible même a la pseudo-religion Ils se trouvent des appuis parmi les sots, leurs paroles ne sont que mensonges, le temoignage de leur erudition - chapelet, turban, et rien de plus!

Alors, sachez-le bien, mes enfants, la voie du Tres Haut est infinie Et il n'est donne a personne d'en venir a bout Celui qui a decide de prendre cette route se considere comme un veritable musulman Si ton but final est de t'enrichir, ce n'est deja pas la voie divine, c'est le temoignage de sa mediocrite L'esprit peut-il concevoir l'avidite de celui qui convoite la richesse du monde entier? Si tu as l'intention de partager ton argent

avec les autres, c'est la la voie du Tres haut, l'unique route qui ne connaît pas de limites Ceux qui la choisissent se considerent comme ses veritables esclaves, ils peuvent nourrir l'espoir de s'approcher d'Allah Quel espoir peut donner une autre voie?

Certains mettent toutes leurs capacites et tous leurs efforts a ameliorer leur aspect exterieur, ils se preoccupent de leur vêture, veillent a leur demarche, considerant ces occupations comme de grandes reussites Ils s'efforcent d'en faire etalage, comme au marche, ils excitent l'envie des sots, dont l'esprit n'est que dans les yeux Les regardant, les uns sont agaces, ronges par l'envie, les autres n'en peuvent plus de les imiter A qui cela apporte-t-il quelque avantage? Que d'efforts depenses pour seulement ravir l'entourage de son apparence! La dignite de l'homme ne reside pas dans son aspect exterieur, mais dans la purete de ses pensees, son essence interieure non enjolivee, par laquelle Allah nous reconnaît L'intelligence s'accroît-elle chez ces admirateurs du miroir? C'est par l'incommensurable et intarissable amour du bien que se perfectionne la raison de l'homme

Avec sa parfaite maîtrise, Allah a cree l'univers et l'homme pour que celui-ci puisse croître et multiplier l'espece Le devoir sacre de chacun de nous est d'augmenter le nombre de ses amis Cela depend de la cordialite, de la bienveillance pour l'entourage, qui appelle le même sentiment en reponse, et quand bien meme vous ne souhaiteriez pas le moindre mal aux autres, n'essayez pas de vous elever au-dessus d'eux en paroles ou en actes

On peut s'elever moralement par d'autres moyens

D'abord, savoir conserver sa dignite humaine même au moment des grandes epreuves ennoblit l'homme

Deuxiemement, la vantardise, la mise en avant de sa propre dignite ne peut que nuire

Troisiemement, la mauvaise intention, l'humiliation, l'outrage a l'amour-propre des autres amenent en reponse l'inimitie

La cause du desir de se differencier devant les autres, la vantardise engendre l'envie, et une envie en amene une autre derriere elle

Et l'absence de ces vices apporte a l'homme l'apaisement, et dans l'âme pacifiee naît la bonne ambition

Il existe trois choses qui peuvent anéantir l'espèce humaine et qu'il faut éviter l'ignorance, la paresse et la mechanceté

L'ignorance, c'est l'absence de savoir, sans lequel on n'obtient rien, l'absence de connaissances abaisse l'homme au rang du troupeau

La paresse, c'est le pire ennemi de l'art, malchance, manque de volonte, impudence et misère sont filles de la paresse

La méchancete est l'ennemie de l'humanité, en causant du mal aux autres, l'homme s'eloigne des gens, et devient l'égal de la bête féroce

L'antidote de ces vices, c'est l'amour de l'homme, le desir du bien universel, la fermeté d'âme, la justice, la connaissance profonde tous azimuts Dirige tes connaissances sur la voie indiquee par Allah, car Allah, sans relâche, par d'énormes efforts a créé un monde harmonieux et parfait Ton travail aussi doit être fait avec zèle et bonne intention Tout ce qu'a fondé Allah a sa destination, les fruits de ton travail aussi doivent être employés dans l'intérêt des gens Autrement, tout travail est inutile, et ta foi est vaine

On sait qu'Allah n'a pas créé l'univers sans travail et qu'aucun objet n'a éte fait sans destination Tout a son but, sa raison L'homme attiré par le savoir doit se rappeler que toute chose doit se diriger vers son but

Le prophete - qu'Allah bénisse son nom! - nous a laissé ces paroles «Avant de t'atteler à ton ouvrage, il est bon de savoir son but»

Mais voila que vous avez décidé de faire dès à présent vos ablutions, de dire vos prières, d'observer le jeûne Mais n'est-ce pas péché de se soucier seulement de l'observation des rites extérieurs? Si votre âme est pure, l'observation des rites des serviteurs d'Allah reflète votre vie morale, leur usage extérieur ne fait qu'embellir et ennoblir votre foi N'est-ce pas pour cela que les sages ont soutenu que la foi est une, qu'elle est consacree par la persevérance, que sans discrétion elle se trouble, et il est même possible qu'elle soit condamnee à périr Cela est dit pour que les ignorants, qui pensent seulement à accomplir les rites, n'oublient pas l'essentiel, la foi

J'ai quelques raisons de penser qu'ils sont convaincus qu'il leur suffit d'accomplir les élements obligatoires des rites pour se considérer comme des

musulmans Mais ce n'est pas vrai, les rites ne sont que les gardes de la foi Mais à quoi sert un garde qui ne fait que vous réveiller sans se soucier de la conservation de l'objet confie a sa garde? Qu'advient-il de la foi sans vigilance? Le but veritable ne serait-il pas de conserver aussi la pureté de l'objet gardé?

Vous qui n'êtes pas capable de vous y retrouver dans les signes rituels, prêtez-moi l'oreille! Le plus important pour eux, c'est la prière Mais avant d'y procéder, vous devez faire vos ablutions Les ablutions s'accomplissent après la purification du mal Souvenez-vous en! Cette procedure doit s'achever en passant les mains humides sur les jambes - quelques-uns des signes rituels ont un caractère symbolique.

Après vous être delivre du mal, vous faites vos ablutions, nettoyant les parties du corps invisibles qui, bien sûr, n'ont aucun interêt pour les etrangers, mais par ces actes vous montrez aux gens que votre âme est sans tache et que vous mettez vos traits extérieurs en concordance avec votre état interieur Pour une purification et un calme complets vous vous mettez au «namaz»

Le namaz, c'est la prière, l'incantation

Le leger attouchement des doigts humides sur le cou et les jambes signifie qu'ils sont déjà lavés et purifiés

Vous mettant en prière vous effleurez vos oreilles avec les doigts, ce qui signifie que vous n'osez pas devant Allah lever les mains plus haut, ce mouvement exprime votre aveu qu'Allah est plus haut que tous, et votre supplication envers lui «Ne permets pas que je me noie dans l'inanité du monde, tends-moi la main pour m'aider»

Tête inclinée et mains jointes sur la poitrine signifient que vous vous tenez non pas simplement comme un esclave devant son seigneur, comme l'homme simple devant le padischah, mais que vous manifestez ainsi que vous êtes la plus faible et insignifiante créature de la justice et de l'immense puissance du Tres Sage Allah

En tournant son visage vers le Koubla*, on s'incline vers l'endroit supposé de la présence du Très Haut, quoique nous sachions qu'il ne peut exister sur terre un lieu digne de sa presence C'est l'espoir que votre prière atteindra l'ouie du Très Haut

La lecture du namaz commence avec la sourah de Fatikh. C'est une prière longue et riche.

Les saluts faits en posant les mains sur les genoux signifient que le musulman se présente devant le visage d'Allah.

Le premier attouchement de la terre avec le front rappelle que l'homme est sorti de la terre, le second, qu'il y retournera. En levant le visage au ciel, on montre l'espoir et la supplication de la résurrection pour l'autre vie après la mort.

Vous terminez la prière par une nouvelle inclination et des paroles de salut au Très Haut et à son prophète, qu'Allah bénisse son nom, mais en même temps des souhaits d'unité et de prospérité à tous les musulmans du monde.

Alors, qu'avons nous retiré de cette parole? Que nous a-t-elle fait comprendre?

TRENTE-NEUVIÈME PAROLE

Oui, évidemment, nos ancêtres le cédaient aux hommes de notre temps en instruction, en courtoisie et en propreté Mais ils possédaient deux qualités que nous n'avons plus.

Nous avons éliminé chez nous les insuffisances reçues de nos ancêtres, mais nous avons aussi perdu ces grandes qualités. Si nous avions un caractère résolu, si nous joignions nos efforts dirigés vers l'acquisition de nouvelles qualités à ceux pour conserver les anciennes, peut-être serions-nous sur le même plan que d'autres peuples. Puisque nous ne possédons pas cette résolution, les nouvelles acquisitions favorisent le développement en nous de nos traits démoniaques plus que nos caractéristiques humaines. C'est là une des raisons sérieuses de la perte de nos qualités nationales.

De quelles qualités parlons-nous? Dans l'ancien temps il y avait des gens qui se nommaient «el baçy»*, «top baçy»*. Ils réglaient les disputes, dirigeaient la vie de la société. C'était un peuple simple et pauvre qui s'occupait de ses affaires. Il n'était pas admis de contester les décisions des el baçy et des top baçy, ou de fuir les uns pour aller chez les autres. On dit:» Prends un bâton, s'il est bien à ta main, fais-en une batte». «Quand chacun est son propre byï, on ne s'accorde pas, et, dans les immenses espaces, quand il y a une communauté supérieure, on ne se réchauffe pas même dans le feu». Les gens qui reconnaissaient cette vérité rendaient sacrifice aux esprits saints, et en priant, abandonnaient les rênes du pouvoir à un élu, et désormais s'efforçaient de le soutenir en tout,

dissimulant ses défauts et glorifiant ses qualités. Ils s'adressaient à lui avec le respect qui lui était dû, lui obéissaient et se soumettaient rigoureusement à lui; même les personnages influents ne dépassaient alors pas les limites de la prudence. Comment ne se serait-il pas préoccupé des gens, quand tous étaient frères, et que leurs biens étaient communs?

Et deuxièmement, les gens protégeaient et chérissaient pieusement l'unité. Il suffisait que quelqu'un appelât les autres à son secours, invoquant le nom des ancêtres, pour que tous courussent donner la main, oubliant toutes les offenses et dissensions, et acceptant concessions et sacrifices. On disait alors dans le peuple:

«Celui qui ne sait pardonner à son prochain, celui-là offense l'étranger.»

«Les frères se querellent, mais ne se désavouent pas».

«Si six personnes s'embourbent dans les querelles, ils perdent ce qu'ils ont en mains; si quatre s'accordent, la félicité céleste descend sur eux».

«Celui qui cherche la route vraie trouve le trésor, celui qui cherche les disputes trouve le malheur».

Où sont maintenant ce noble esprit de communauté, ce zèle honorable? Ils garantissaient la fermeté des hommes, avec sa délicatesse et sa vaillance. Nous en sommes privés.

Chez nos contemporains, l'amitié n'est pas la bienveillance, mais l'astuce perfide.

La haine n'est pas l'éloignement de la vérité, mais simplement l'incapacité à vivre en harmonie.

QUARANTIÈME PAROLE

Hommes respectables, voilà sur quoi je veux vous questionner.

Comment se fait-il que des défunts nous ne parlons jamais mal, et que parmi les vivants nous ne voyons personne de respectable?

Pourquoi les anciens vivent-ils en paix avec les jeunes, et sont-ils en mauvais termes entre eux, bien que chaque jour le nombre de ceux de leur âge se réduise?

Cela vaudrait la peine d'aller à l'étranger, car tous là-bas commencent à t'aimer comme un proche. Mais aussitôt que tu reviens, nous t'obligeons à nous fuir. Pourquoi cela?

Pourquoi, voyant un homme bon d'une tribu étrangère, les gens se mettent-ils en quatre pour lui, s'extasiant de ses mérites, et ne remarquent-ils pas dans leur propre tribu ceux qui surpassent ces étrangers en sagesse et en grandeur d'âme?

A l'étranger on vante son village et au retour, on porte aux nues la valeur du village étranger? Pourquoi cela?

Pourquoi les parents ont-ils soin de leurs enfants, les cajolent-ils lorsqu'ils sont petits, mais s'en désintéressent-ils dès qu'ils deviennent adultes?

Pourquoi est-il si difficile de réunir ses parents à l'occasion d'une joie, d'une peine ou de quelque autre évènement digne, alors que, quand cela sent le vol ou le brigandage, tous sont là?

Pourquoi les parents se fâchent-ils et s'offensent-ils contre toi quand ton cheval triomphe du leur à la course?

Autrefois les gens se souvenaient, si quelqu'un, ne fût-ce qu'une fois, les avait aidés à arriver à bon port; ils se le rappelaient avec reconnaissance jusqu'à leurs derniers jours. De nos jours on oublie bien vite les bienfaits. Et pourquoi?

Pourquoi le fils du riche, appauvri, n'a-t-il pas honte de voler, voit-il honte à aller servir un autre baï?

Pourquoi deux hommes bons ne peuvent-ils vivre en bonne intelligence dans la même tribu? Alors que deux coquins peuvent toujours devenir amis?

Pourquoi celui que tu considérais comme ton ami et à qui tu as donné un cheval s'écarte-t-il de toi parce qu'un ennemi lui a offert un poulain?

Pourquoi ne fait-on pas de différence entre l'ami, avec lequel on vit en harmonie, et l'ennemi pour qui, pour une fois qu'il a satisfait à une demande, on est prêt à donner sa vie?

Pourquoi tant de gens ne souhaitent-ils pas de bien à leurs amis, et, si de deux amis l'un a de la chance,deviennent -ils des ennemis jurés?

Pourquoi les uns cherchent-ils l'homme qui leur donnerait un conseil raisonnable, mais fuient-ils ceux qui connaissent leurs affaires comme le fond de leur poche?

Pourquoi les autres, quand ils sont en visite, se conduisent-ils comme s'ils avaient amené tout leur bétail, et quand ils invitent quelqu'un chez eux, font comme s'ils avaient envoyé au loin tout leur troupeau?

Les gens cherchent la tranquillité, mais cela vaut-il la peine qu'ils l'aient, puisqu'alors ils s'ennuient? Pourquoi?

Pourquoi les habiles brasseurs d'affaires conduisent-ils toujours le peuple? Et pourquoi, généralement, sont-ils toujours pauvres?

Pourquoi les «tokals»*ont toujours le caractère mutin? Pourquoi les scélérats ont-ils tant d'audace? Pourquoi les indigents sont-ils arrogants?

Pourquoi considère-t-on les gens réservés et paisibles comme sans volonté, et ceux qui sont dévergondés, vantards et bagarreurs comme de fiers lurons?

Pourquoi les Kazakhs n'écoutent-ils pas les paroles justes, ne trouvent-ils pas de temps pour cela, mais prêtent volontiers l'oreille aux commérages et aux sales calomnies, et veulent les entendre jusqu'au bout, bien que leurs affaires s'en aillent en fumée?

QUARANTE-ET-UNIÈME PAROLE

Celui qui a l'intention d'enseigner, d'amender les Kazakhs, doit posséder deux privilèges.

D'abord, il doit avoir un grand pouvoir, jouir d'une énorme influence, pour, en intimidant les adultes, prendre leurs enfants et les mettre aux études, dirigeant ceux-ci sur une des routes de la connaissance, ceux-là sur une autre, et obliger leurs parents à en payer les frais. Aux filles il serait suffisant d'enseigner l'islamisme, pour qu'elles soient au moins fortes en religion. Il serait alors possible d'espérer que, lorsque les parents vieillissants se retireraient de leurs affaires, la jeune génération irait dans le droit chemin.

Ensuite, il lui faut jouir de fabuleuses richesses, pour soudoyer les parents afin de pouvoir de consacrer leurs enfants à l'étude, comme on l'a dit plus haut.

Personne ne possède le pouvoir d'intimider les parents d'aujourd'hui. A personne n'est donnée une richesse qui suffirait seulement à amadouer tous les parents.

Sans les intimider ou les acheter, il est impossible de persuader les Kazakhs ou de les engager à faire quoi que ce soit. L'ignorance héritée de leurs pères, bue avec le lait de leurs mères est passée dans leur chair et a atteint leurs os, tuant en eux l'humain. Chez eux ils peuvent échanger quelques grimaces, des minauderies, chuchoter des allusions à double entente, mais rien de plus captivant ne leur vient à l'esprit. Ils s'efforcent de penser, mais n'ont pas le temps de se concentrer sur leurs pensées. Quand tu leur parles, ils ne peuvent non plus t'écouter attentivement; leurs yeux fuient, leurs idées se dispersent.

Comment vivre?

Comment aller plus loin?

QUARANTE-DEUXIÈME PAROLE

Une des causes de la passion de l'homme pour la dépravation est l'oisiveté. Quand il cultive la terre, qu'il s'occupe au commerce, lui serait-il possible de mener une vie de désoeuvrement? Il va de village en village, sur un cheval emprunté à quelqu'ami, et vit en parasite, colportant calomnies et rumeurs. Il excite les autres par malice et perfidie, ou devient lui-même le jouet des semeurs de discorde, vagabond sans occupation et sans utilité. Celui qui aspire au bien, qui est habitué à vivre de son travail, considère une telle vie comme humiliante. Quitte-t-il ses affaires pour vagabonder sans but?

Celui qui, ayant gagné ne fût-ce qu'un peu de bétail ne s'en satisfait pas, ne conserve pas ce qu'il a, mais s'en va à la recherche du plaisir, laissant aux pâtres et aux enfants le soin du troupeau, qui devient la proie des voleurs et des pillards, celui-là dépérit dans la misère. Il supporte cette perte, mais n'a pas la force de refuser de se mêler aux conjurations secrètes, aux calomnies, aux petits commérages. Désirant gagner une place et un poids dans la société, il pense qu'il lui est indispensable de prendre part à ces abjectes manigances, aux sales chuchotements, aux vilenies futiles.

Ayant atteint quelque aisance, il disperse son bien pour le soin des autres, «Toi, dit-il, surveille, jette un oeil», et lui se livre au parasitisme, à la flânerie et à la fête.

Les gens de nos jours ne font pas cas de la hauteur d'esprit, du respect des autres et de la richesse;

l'habileté à écrire des réclamations, à adroitement rouler quelqu'un dans la farine, voilà ce qu'ils estiment. Celui qui réussit cela, fût-il pauvre, on lui trouvera toujours une place respectable, un succulent morceau de viande, un cheval bien nourri. Il est facile à un tel coquin d'embobiner un naïf richard, en déclarant hypocritement: «Vous n'avez qu'à demander, je suis prêt pour vous à passer dans le feu». Et c'est assez, tout en se tournant les pouces, pour être bien nourri, vêtu, pour aller sur un bon cheval, et jouir du respect universel.

Le riche ne pense pas à sa tranquillité perdue, à ses dépenses. Avant que de penser à quoi que ce soit, il va tenir conseil avec l'aventurier qui marche l'amble devant lui craignant de perdre sa confiance, anxieux que le seigneur ait d'autres conseilleurs. «Qu'Allah soit avec vous, dit-il avec obséquiosité, est-il possible que vous n'ayez pas résolu vous-même un si petit problème?» Et il commence à suggérer des trucs plus odieux les uns que les autres, inspirant au riche la méfiance envers l'autre. En fin de compte le riche perd confiance en ses proches. Si un homme sensé ne partage pas son opinion sur quelque chose, voilà le coquin qui arrive: «Vous voyez bien, n'est-ce pas moi qui vous ai dit que ce sont ses manigances?» Et il soumet en tout le naïf richard à sa volonté.

Voilà à quoi les gens d'aujourd'hui emploient leur intelligence et leurs désirs.

Voilà à quoi ils passent leur vie.

QUARANTE-TROISIÈME PAROLE

L'homme a reçu de la nature corps et âme. Il faut savoir quelles propriétés du corps et de l'âme ont été données à la naissance et lesquelles s'obtiennent par le travail.

La nécessité de manger, boire, et aussi de dormir, ce sont des exigences involontaires. Le désir de voir et de connaître quelque chose sont des acomptes de l'instinct involontaire, mais la raison et la connaissance apparaissent comme des acquisitions du travail humain. Ecoutant avec ses oreilles, voyant de ses yeux, touchant de ses mains, goûtant de sa langue, fleurant de son nez, l'homme perçoit le monde extérieur.

La réception de ces sensations, agréables ou non, perçues grâce aux cinq indications des organes des sens, disposées dans la mémoire dans un ordre prévu, crée une image précise.

Accueillir les impressions agréables et se détourner des mauvaises, c'est une capacité naturelle de l'homme. Au début, ces aptitudes sont très faibles. L'homme développe et renforce ces possibilités, sans attention et développement elles s'émoussent, disparaissent ou restent au stade embryonnaire, et ne sont utiles à rien.

Celui qui écoute et voit beaucoup, puisant au fond du savoir, celui-là possède beaucoup: il est capable de raisonner sobrement et de distinguer l'utile du nuisible. L'homme capable d'analyser les évènements et les faits est compté au nombre des gens intelligents.

L'ignorant, qui n'est ni capable de penser ni habitué à travailler tente de rejeter son incurie sur Allah. «Que

faire si Allah ne m'a pas donné l'intelligence?», ou «Nous et Toi, Allah, nous n'avons pas été créés semblables», disent-ils.

Est-ce la volonté d'Allah qu'il n'écoute pas, qu'il n'observe pas, qu'il ne mémorise pas ce qu'il entend et voit? Lui a-t-on dit: «Mange, bois, amuse-toi, contente-toi de te vanter et transforme-toi en bête, en gaspillant ta richesse spirituelle?»

D'autres disent: «L'intelligence et la connaissance sont peut-être des choses qu'on peut acquérir, mais c'est la nature qui partage l'ambition. Elle a aussi partagé la capacité d'acquérir l'intelligence. Et ceux qui n'en sont pas capables restent des sots». Mais cela n'est pas vrai.

Cette aspiration existe aussi chez les enfants, c'est incontestable. Nous avons déjà dit qu'au début les aptitudes de l'homme sont faibles et nécessitent développement et perfectionnement ultérieur. Même le métier auquel l'homme s'occupe avec volonté devient de jour en jour plus parfait. Si tu ne reviens pas aux pratiques acquises, tu peux les perdre, tu ne remarqueras pas toi-même que tu es devenu un autre homme. Serait-ce que l'habileté et la maîtrise, t'abandonnant, auraient prévu cela à l'avance? Tenter de les recouvrer demande encore de plus grands efforts qu'auparavant.

Les aptitudes spirituelles sont si variées et multiformes que les décrire toutes ici est impossible. La force de caractère est capable de conserver longtemps les pratiques du savoir-faire acquis, mais sans attention elles perdent leur valeur, et avec le temps la force de caractère elle-même peut s'éteindre et et les étouffer. Il devient alors impossible de la recouvrer.

La force de caractère possède trois propriétés spécifiques, qu'il faut apprécier et conserver en soi, car sans elles l'homme se change en bête.

La première d'entre elles s'appelle «élément mobile». Qu'est-ce? Cette propriété aide non seulement à se rendre compte de ce que l'on voit et entend, mais incite à en comprendre clairement les causes et les conséquences . Sans cette qualité il est inutile de lire beaucoup, car cela ne donnera rien. Si tu ne fais pas les choses à temps, si tu ne penses pas à temps, si tu ne parles pas au bon moment, si tu es toujours en retard, toute ta vie tu te plaindras et te lamenteras: «Quelle pitié! Là, à ce moment-là, j'aurais dû agir comme cela!»

La deuxième propriété s'appelle «force attractive homogène». Apprenant quelque chose de nouveau pour toi, tu commences à penser et égaler les choses semblables. Y a-t-il entre elles toutes similitudes? Ou seulement dans des éléments séparés? Et tant que tu ne t'expliques pas les causes de similitude, que tu ne t'es pas informé, que tu n'as pas vérifié tes hypothèses, ne cherche pas le repos.

Et la troisième. Elle se nomme «impressionnabilité du coeur». Si tu sais protéger ton coeur de la fausseté de quatre vices, tels que suffisance, cupidité, légèreté et insouciance, la réception des sensations extérieures se réfléchira clairement dans le pur miroir du coeur. Ces impressions nourriront ton esprit et resteront longtemps dans ta mémoire. Si tu ne préserves pas la pureté de ton coeur, le miroir de ton âme se ternira, tout y deviendra flou ou déformé. Et tes notions de tout dans le monde en seront faussées.

Tout ce qui s'obtient par le travail et se trouve en dehors de toi s'appelle la richesse. Ne connaissant pas toutes les péripéties et les subtilités de la conduite du ménage, il est difficile de garder en mains son bien. De la même façon il est difficile de préserver la richesse spirituelle acquise, esprit et connaissance, qui peuvent aussi être nuisibles. Ne sachant pas cela, si on n'est pas vigilant, il est facile de perdre ce que l'on a acquis.

Tout dans le monde a sa mesure. C'est le cas pour le bien. C'est une grande affaire que de savoir la mesure de tout. Il est bon de savoir penser, mais certaines gens, en se passionnant exagérément, s'emmêlent dans leurs pensées, et perdent la justesse de leur jugement.

Dans le désir de manger, boire, s'habiller, de se distraire, d'aimer, de jouir, de s'enrichir, d'obtenir le pouvoir et même dans la manifestation de la prudence et de la ruse pour ne pas être trompé, il faut connaître la mesure. Tout ce qui dépasse la mesure est mauvais.

Les sages de l'ancien temps disaient: «Dans tout ce qu'on obtient par l'obstination, on trouve le mal». Et tu le sais, dans les deux premières propriétés de la force de caractère, qu'on appelle «force attractive homogène» et «élément mobile», résident tout le bon et le mal qui existent au monde. L'amour du pouvoir, l'égo‹sme, la colère, le mensonge, tout ce qui corrompt l'homme prend sa source dans ces vérités. Il faut savoir

diriger cette force pour le perfectionnement des qualités bonnes et utiles, il faut étouffer le vice dans le germe.

La raison distingue l'utile du nuisible, mais même la force de la raison ne prend pas le dessus sur le mal. Celui-là peut seul en venir à bout qui unit en lui la force de la raison et la force de la volonté. Sachant concentrer en lui raison et volonté comme un rapide destrier, il peut tout.

Et si ces qualités ne sont pas développées, ou si l'une est présente, mais pas l'autre, alors la force d'âme t'emporte, comme un cheval sauvage qui galope n'importe où, te jetant sur les rochers, à l'eau, dans l'abîme. Tu es sans volonté. Tu erres sans choisir ta route, robe au vent, les yeux levés vers le ciel... Et jusqu'au trépas tes jours ne t'épargneront pas le déshonneur.

QUARANTE-QUATRIÈME PAROLE

Le plus insignifiant des hommes est celui qui n'a pas d'ambition. Mais il y a des ambitions très variées. Et ceux qui aspirent à quelque chose se distinguent les uns des autres par leurs capacités et leur force de volonté. Qu'ils aient du talent ou qu'ils soient peu doués, tous ne demandent pas mieux que d'entendre des louanges à leur adresse. Ils les attendent; qu'elles soient méritées ou non, cela leur est égal.

Les gens fréquentent les gens de leur milieu, échangent avec eux leurs pensées secrètes. Et le plus souvent c'est de ceux qui vivent près d'eux et les connaissent qu'ils attendent des éloges, et non pas de gens inconnus et éloignés.

Les uns aspirent aux honneurs. D'autres sont avides de richesse. Peu importe par quel moyen, par ladrerie ou par ruse. «Celui qui obtient la richesse est innocent», ou «Au possédant, visage clair», disent-ils et ils savent que personne ne les en blâmera. Ils voient dans la richesse leur dignité et leur honneur les plus importants. Jugeant selon leurs moeurs dénaturées, cela est vrai, mais si on regarde cela du point de vue de l'humain, c'est un des vices les plus détestables.

Les uns veulent passer pour braves, saints, riches, d'autres ne fuient pas la réputation de rusés, d'habiles, d'omniscients. Ils s'enorgueillissent d'une méchante gloire, essayant même d'en tirer profit.

Tous aspirent à quelque chose, ils s'efforcent de lire, non dans les livres, mais sur le visage des gens. Ils examinent, tâtent le pouls et font leur diagnostic: «Mais

aujourd'hui dans le prix il y a ceci et cela, et voilà que dans cette affaire il y a pas mal à gagner».

Pour saisir la science selon les livres, il faut, dit-on, avant tout laver de tout mal son âme, ses pensées, et seulement alors se mettre à la lecture.

Si tu préfères apprendre sur les visages, poursuis ce que tu as commencé sans essayer de te purifier, car personne ne peut voir ce que tu as dans l'âme. On dit que plus elle a de plis/rides et de brèches, plus la prospérité est invulnérable et durable .

Et maintenant juge qui étudie quoi et aspire à quoi.

QUARANTE-CINQUIÈME PAROLE

La preuve de l'existence d'un Allah unique et tout-puissant, c'est que depuis de nombreux millénaires des gens de langues différentes sont convaincus de l'existence d'Allah et que, quel que soit le nombre de religions, toutes considèrent qu'à Lui sont inhérents amour et justice.

Nous ne sommes pas des créateurs, mais des mortels, qui ne connaissent le monde à travers les choses de la création. Nous sommes les serviteurs de l'amour et de la justice. Et nous nous distinguons en ceci que, que l'un soit meilleur ou non que l'autre, nous avons pleine conscience des oeuvres du Très Haut.

Croyant et adorant nous-mêmes, nous ne sommes pas en droit de dire que nous pouvons forcer les autres à croire et à adorer.

L'origine de l'humanité, c'est l'amour et la justice. Ils sont présents en tout et décident de tout. C'est la couronne des créations du Très Haut. Même lorsque l'étalon possède la cavale, c'est l'amour qui apparaît.

Les sentiments d'amour et de justice dominent chez celui-là, un sage, chez celui-là, un savant. Nous ne sommes pas capables d'inventer la science, nous pouvons seulement voir, toucher le monde créé, et atteindre son harmonie par la raison.

NOTES

Parole 2

Sarte: terme kazakh: surnom péjoratif donné, jadis aux commerçants ouzbeks et tadjiks.

Nogaï: terme kazakh: nom de la nation qui peuplait à l'origine la région de Stavropol (Russie) et la République autonome du Daghestan. Ce sont des musulmans sunnites.

Nohaï: Jeu de mot avec nogaï; nohaï signifie sot, stupide, naïf.

Aoul: village kazakh.

Ouzoun-koulak: ce terme désigne le «bouche à oreilles», le «téléphone arabe».

Médersa: école coranique.

Parole 3

Khan Kassym (1445-appr.1518): Khan kazakh célèbre pour avoir fondé le khanat kazakh. Grâce à lui le peuple kazakh se fit connaître comme une race ethnique indépendante, (Encyc. kazakhe soviétique).

Khan Essym: Il s'est efforcé de créer un Etat dirigé par un centre. Il s'est prononcé pour l'unité des Kazakhs et des Kirguizes. Célèbre par la construction «de l'ancienne voie du Khan Essym».

Khan Taoukié (1680-1718): khan kazakh célèbre par les sept règles de son Code de règles et droits de l'homme, recueil, plutôt destiné aux féodaux qui aspirent à renforcer leur régime.

Parole 5

Ochakh: jadis, dans les aouls, les Kazakhs se servaient d'un ustensile de cuisine en fer battu qui se compose d'un rond appuyé sur trépied. On installait une marmite sur ce rond de fer pour cuire à feu vif.

Parole 18

Kerbez: gandın, gommeux
Ker: arrogant, plein de morgue
Kerden: orgueilleux
Moulakhaza: art de mener la discussion

Moukhafaza: fermete pour defendre ses convictions

Parole 24

Les chiffres d'Abai sont approximatifs A l'époque d'Abai, d'apres le recensement de 1897, il y avait au total 4 millions 84 mille kazakhs sur les frontieres de l'Empire de la Russie (Volodarski La population de la Russie du XVIe au XXe siecles, 1973)

Parole 25

Dar-al-Kharb (arabe) territoire ou ne regne pas la loi religieuse musulmane

se prosterner: le texte dit litteralement se deculotter

Parole 35

Khadjis: pelerins de la Mecque

Parole 38

Tarikat: ici, direction vers la religion, qui professe le perfectionnement moral personnel par le moyen de l'abstinence rigoureuse et la totale humilite

Les Dix Justes: a l'epoque de Mahomet, ces dix Justes ont reçu son autorisation d'entrer au Paradis et ils en ont ete prevenus

Koubla: La Mecque

Parole 39

El baçy: celui qui gouverne le peuple

Top baçy: celui qui gouverne un groupe, une communaute, ici le peuple

Parole 40

Tokal la seconde femme

DES JUGEMENTS SUR ABAI ET SA PHILOSOPHIE

Il est toujours perilleux de juger des hommes du passe si on ne fait pas l effort de les resituer dans le milieu ou ils ont vecu et de reflechir aux conditions historiques qui ont fait d eux ce qu ils ont ete aux circonstances materielles et intellectuelles de la societe de leur epoque et a la place qu ils y ont occupee

Il nous a semble interessant de donner ici de larges extraits d une polemique publiee dans la steppe sovietique en 1928 soit un quart de siecle apres la disparition d Abai et une dizaine d annee apres la revolution de 1917 Abai doit il être considere comme un penseur d une epoque revolue ou faut il en faire un maître a penser de la jeunesse kazakhe?

LA PHILOSOPHIE DU POÈTE KAZAKH ABAI ET SA CRITIQUE

Abai est considere comme le createur de la litterature classique kazakhe Peut-etre cela est-il vrai et je n'ai pas l'intention de le contester Je voudrais donner une petite analyse de la philosophie d'Abai Ce qui m'y a pousse, c'est la vaste extension de l'abaisme et la popularite d'Abai parmi la nouvelle comme l'ancienne intelligentsia kazakhe et même parmi les larges masses kazakhes, en outre nous rencontrons souvent des interpretations fausses de la philosophie d'Abai, qui l'elevent, lui, Abai, presque au rang des materialistes A partir de la, nous considerons comme un probleme pour la jeune pensee communiste du Kazakstan d'eclaircir l'essence socio economique de la philosophie d'Abai devant l'opinion publique kazakhe Je pense que notre information de la societe kazakhe sur une des questions d'actualite de notre activite litteraire ne sera pas inutile

Avant de passer a l'interpretation des questions immediates du theme, il ne sera pas inutile de s'arrêter sur ces presentations d'Abai qui le spiritualisent D'autres considerent Abai presque comme un Kazakh exceptionnel que le hasard a fait surpasser totalement un milieu kazakh arriere C'est une des manifestations de l idealisation d'Abai A notre avis Abai est un produit de son epoque et du milieu social d'ou il est sorti, et il faut prendre son oeuvre dans son temps et son espace D apres nos recherches, l'oeuvre litteraire artistique d'Abai et sa philosophie se presentent dans la premiere periode de son activite sociale et litteraire comme le reflet de la vie de la societe en declin, le regime tribo-patriarcal, et dans le seconde periode celui de la formation de la societe capitaliste montante

Permettez, disent les abaïstes, c'est l'art pour l'art, et par conséquent il n'est pas possible que l'art d'Abaï dépende ainsi du développement historique. Nous répondons: nous plaidons coupable, citoyen; l'art avant tout ne tombe pas du ciel et ne sort pas de terre comme les champignons, ce n'est pas une propriété de l'esprit, mais au contraire, l'esprit est une propriété de l'être, le produit de l'activité humaine. L'art est un sentiment socialisé de l'homme social; ce sentiment, à son tour, est une propriété du sujet-homme, qui se manifeste dans le processus de liaison réciproque avec le monde objectif. Dans le cas présent, si nous prenons pour sujet Abaï, alors j'inclus dans le concept de monde objectif, avec toutes ses particularités et la société humaine, et sa vie sociale. et sa pensée sociale.

ABAÏ ET SON EPOQUE

Ce poète kazakh, et dans une certaine mesure penseur, naquit en 1845, dans la famille d'un patriarche kazakh vénéré de ce temps, et Abaï lui-même, dans la première période de sa vie, fut un patriarche dans la ligne du patriarche. Plus tard, avec le développement progressif de la vie sociale du peuple kazakh, après la conquête de Kirkraï (contrée kirguize) par la Russie, les bases du régime tribal furent en partie ébranlées. Des différences apparurent à l'intérieur des tribus, qui a leur tour se reflétèrent dans la situation patriarcale d'Abaï.

Dans les premiers temps Abaï, dans son activité socio-littéraire, livra un combat sans merci contre la nouvelle façon de vivre et les nouvelles relations sociales qui s'infiltraient dans la communauté tribale kazakhe, avec des mots d'ordre de lutte contre les «cavaliers», les dirigeants des volosts, contre la tromperie, les changements injustes, contre le régime existant qui encourageait le processus de destruction de la vieille structure de la communauté tribale kazakhe, un combat pour sa conservation et pour la restauration complète de l'ordre antérieur chez le peuple kazakh. Abaï et les autres durent bon gré mal gré abandonner leur situation privilégiée et devenir victimes des nécessités historiques.

Devant la réalité, Abaï fut contraint de s'accommoder des rapports sociaux montants; il s'en inspira et devint un fervent partisan de leur maintien et du développement des nouvelles relations commercio-capitalistes. Toutes les données dont nous disposons en témoignent.

Dans la seconde moitié de son activité socio-littéraire, Abaï célèbre dans ses vers l'unité du peuple kazakh, la liquidation des haines tribales, lance un appel à la culture, à l'acquisition du savoir, comme véritable moyen de progrès du peuple kazakh. Tout cela caractérise Abaï dans la période dernière de sa vie jusqu'en 1904 comme idéologue de la jeune bourgeoisie kazakhe naissante. Ce n'est donc pas par

hasard que l'intelligentsia nationaliste kazakh le porte presque au pinacle du matérialisme.

Si nous passons à l'analyse de ce processus historique qui s'est déroulé à l'époque d'Abaï, nous voyons ce qui suit: avant la conquête de Kirkraï par la Russie, la population du pays s'occupait presque totalement à l'élevage, la forme d'économie prédominante était l'économie naturelle. Après la conquête russe, les rapports commercio-capitalistes s'infiltrèrent tenacement et sans retour dans Kirkraï qu'ils n'avaient presque pas touché jusque là, écartant sans merci de sa route toute résistance des rapports sociaux antérieurs qui pouvaient exister dans le peuple kazakh. Ce processus se renforça particulièrement depuis la deuxième moitié du 19e siècle, l'époque d'Abaï. La propriété privée se renforça de plus en plus à l'intérieur de la communauté tribale sur les biens mobiliers, les échanges se développèrent, l'argent fit son apparition, la nature se transforma en denrée, la circulation des marchandises se développa; et, d'une façon générale, comme l'exprima si bien Marx, «se produisit l'accumulation de la richesse en un pôle et de la misère dans l'autre», le regroupement des forces sociales, apparurent les riches, les marchands, les intermédiaires des embauchages, les nouveaux acteurs sociaux - les «cavaliers», - les dirigeants de volost, les gardiens du nouveau système de relations sociales.

Mais les chefs de tribu accueillirent avec hostilité le nouveau régime social et menèrent la lutte avec tous les moyens, ne répugnant devant rien. Ce processus se reflète mieux que tout dans les oeuvres littéraires du chef de tribu Abaï dans la première période de son activité socio-littéraire. Dans cette période Abaï, en 1886, louant dans ses vers le passé du peuple kazakh, discrédite les nouveaux rapports, et caractérise son passé ainsi:

«le riche perçoit un revenu en promettant de prêter son concours matériel au moment critique; le byï perçoit un revenu en promettant de te venger de tes ennemis; les pauvres perçoivent un revenu en promettant de compenser par le travail».

Cette citation extraite de l'oeuvre d'Abaï est typique en ce sens qu'elle témoigne clairement de l'existence des rapports commercio-capitalistes à Kirkraï encore en 1886, et aussi de la situation des formes tribales patriarcales dans les villages kirguizes, de la tendance à Kirkraï à la circulation générale des marchandises.

Sans aucun doute, Abaï, en tant que descendant des patriarches, ne pouvait pas bien sûr tout de suite s'accommoder et prendre son parti des nouvelles conditions de la vie sociale du peuple kazakh. D'où l'attitude négative d'Abaï, dans un premier temps, devant les nouvelles formes sociales. Mais selon les caractéristiques qu'Abaï donne de son époque, nous pouvons sans efforts particuliers établir

que l'époque d'Abaï est l'époque de la disparition du régime tribal, l'époque de l'infiltration des relations commercio-capitalistes dans le village kazakh, l'époque de la montée générale à Kirkraï de la circulation générale des marchandises du monde commercio-capitaliste, l'époque de la naissance de l'économie nationale, l'époque de l'apparition d'une bourgeoisie nationale originale (les baïs). En gros, la vie kazakhe de l'époque d'Abaï est au fond complètement reflétée dans toutes les oeuvres d'Abaï, mais, bien sûr, pas sous l'angle d'une conception matérialiste du monde, mais d'une conception idéaliste.

LA PHILOSOPHIE D'ABAÏ

Après ce court examen de l'époque d'Abaï, nous pouvons sans particulières difficultés analyser l'essence socio-économique de la philosophie d'Abaï.

Question préalable: qu'entendons-nous par ce concept de philosophie? C'est la science qui étudie les lois les plus générales de toutes les sciences, ou les lois les plus générales du processus du monde, mais le monde est un ensemble de processus. Autrement dit, au moyen de l'apprentissage des lois les plus générales de la réalité objective se forment chez l'homme plus ou moins de concepts généraux du monde. Par suite, la philosophie est un système plus ou moins structuré de conception du monde, ce qui fait qu'on peut se demander s'il peut exister une unique représentation du monde pour l'humanit, entière dans la société contemporaine? Evidemment non. Comme elle dépend de sa vie quotidienne la compréhension du monde de l'homme seul est variée, car l'absence d'égalité dans la vie de l'homme social dans la société inorganisée (capitaliste), crée une conception du monde différente chez les individus isolés, dans les classes particulières et les couches sociales. L'égalité dans la vie des hommes n'est imaginable que dans la future société communiste.

Et pour faire apparaître les positions de base de la philosophie d'Abaï, il nous est indispensable d'écouter Abaï lui-même, voici comment il comprend le monde:

«L'homme insouciant dit: le monde m'appartient, mais ce n'est pas vrai, toi et ce qui t'appartient, cela appartient au monde».

En un autre endroit, Abaï éclaircit cette pensée:

«Toi aussi tu es une des briques du grand édifice du monde, trouve ta place dans ses fissures».

Dans les passages cités, Abaï dit que le monde est unitaire, qu'il y a en lui unité des parties. Cette véritable position matérialiste qui est la sienne, Abaï la dénature par sa maxime suivante: «Dans le monde tout change, tout s'écoule, sauf le Tout Puissant Allah». Ici déjà la philosophie plus ou moins réaliste d'Abaï se transforme en théologie

désespérée. Les abaïstes considèrent Abaï comme agnostique, *mais leur compréhension d'Abaï ne témoigne pas de la réalité.* Si Abaï a refusé les rites extérieurs de la religion, jamais, en quelque mesure que ce soit et jusqu'à sa mort il n'en a refus, le contenu, ce dont témoigne son oeuvre.

Ainsi, selon Abaï tout change dans le monde, à part le Tout Puissant... Comment alors expliquer cela? Est-il possible de soumettre l'existence d'Allah à nos recherches et à nos expérimentations? Abaï répond: «Non, il ne faut pas, Allah est impalpable, invisible, inatteignable par nos recherches, il est inconnaissable mais seulement conscient, car Allah sait *toujours où tu es, où je suis...».* Ici déjà il est indispensable d'analyser les pensées d'Abaï et de les pousser jusqu'à leurs conséquences logiques. De ce que dit Abaï, il s'ensuit qu'Allah est en moi. Qu'est-ce que cela signifie? que c'est ma nature. Alors comment est-ce que je me représente maintenant? Ici il faut raisonner, selon la position philosophique avancée par Abaï sur l'unité des parties. Alors je suis une part indissoluble du tout, c'est-à-dire selon Abaï «une brique de l'édifice solide». De quoi est-elle faite? de matière, donc moi aussi je suis matière. Il s'ensuit alors *qu'Allah est une propriété de la matière. Mais comment alors* cette propriété se manifeste-t-elle chez l'homme?

Maintenant cette question ne présente aucune difficulté, si on comprend que le monde objectif se compose de sujets réciproquement liés, que l'homme, en tant que sujet, agit sur les objets, mais que l'objet réagit à son tour sur l'homme. Et dans le processus de cette coopération incessante l'énergie potentielle se transforme en énergie cinétique. Cela se manifeste chez les différents animaux, sous des formes diverses, mais chez l'homme social sous la forme du *développement de la faculté de penser de l'appareil cervical* et du perfectionnement de ses outils de production. Dans cette relation, évidemment, Feuerbach a raison quand il dit «Il n'y a pas de pensée sans cerveau pensant». Ainsi, la pensée est une propriété du cerveau matériel humain. Maintenant: si Allah existe dans ma conscience, qu'est alors une telle conscience? La conscience est le résultat du processus de connaissance, et le processus de connaissance, comme nous l'avons dit plus haut, est un processus d'activité réciproque. Si la conscience se forme dans la vie et dans le processus de connaissance, alors que devient mon Allah? Si Allah est seulement en moi, en ma conscience, cela signifie que ce n'est pas lui qui m'a créé, mais moi qui l'ai créé, lui, ce n'est pas lui le créateur du monde, mais le monde son créateur.

En gros, ici, il résulte de l'Allah d'Abaï une contradiction insoluble avec sa philosophie. L'Allah d'Abaï, c'est son impuissance à expliquer la cohérence des phénomènes naturels et sociaux.

Alors la conclusion s'impose d'elle-même il ne sert a rien a la jeune societe kazakhe de chercher dans la philosophie sans espoir d'Abai des reponses aux questions philosophiques

LA METHODE D'ABAI

Peut-être la methode de connaissance d'Abai nous apporte-t-elle quelque chose? Pour en juger il faut a nouveau exposer en les traits generaux Abai considere comme problemes de sa methode l'acquisition des connaissances et de tout ce qui est contentement dans le monde Nous pouvons confirmer cette position d'Abai par les citations suivantes de son oeuvre « Le Monde et la richesse sont dans la connaissance» (recueil de poemes)

Bien sûr on pourrait paraphraser cette position en disant que «la richesse et la connaissance sont dans le monde», mais quoi qu'il en soit cette citation eclaire l'essence de la methode d'Abai De la l'appel au peuple «Rejetez la puerilite, appropriez vous la connaissance, alors seulement vous atteindrez votre but» (poemes choisis)

Abai considere que, l'acquisition de la connaissance, la recherche de la verite exigent de l'homme «l'amour de l'entourage, sa sensation, l'influence sur le monde exterieur, l'explication grâce a la pensee» (poemes choisis) Abai precise ces positions de base de sa methode par les criteres de la verite, disant que «sans expertise de la verite par la raison, il n'y a pas de verite» Autrement dit, pour Abai, tout ce que j'obtiens par mon influence sur le monde, par amour et sensations, realise par la raison, c'est la verite

Il y a quelques parcelles de verite dans ces positions d'Abai Il est vrai que, sujet actif, l'homme agit sur le monde qui l'entoure et que cette circonstance exerce une influence sur le developpement des aptitudes sensorielles de l'homme social Tout cela est une face de l'activite, mais l'autre, c'est la realite objective, dont on ne doit pas faire litiere pour bien connaître les limites de la connaissance Si la realite objective est l'unite des liens, l'ensemble des sujets en action reciproque, et si le monde est l'ensemble des contradictions, alors, sans le moindre doute, nous pouvons constater que, dans la mesure ou l'homme est une partie du monde objectif, il lui est lie et, tout-a-fait naturellement, la limite de la connaissance ne peut se borner a l'homme, sujet actif, mais doit aussi prendre en compte l'influence du monde sur lui, homme-sujet L'action reciproque du sujet sur l'objet et vice versa n'aboutit pas a une seule manifestation mais entame un processus sans fin En consequence, le developpement de l'aptitude sensorielle de l'homme, qui se presente comme la source de la connaissance, n'est pas seulement le resultat inherent a l'homme tout puissant, mais le produit de l'action mutuelle incessante de l'objet et du sujet

Maintenant Abai a-t-il raison d'assurer que tout ce qui est acquis par mes sens, verifie et formule par ma raison est la verite Les classiques du marxisme avaient raison a ce sujet quand ils soutenaient qu'il n'y a pas de verite abstraite, mais qu'elle est toujours concrete Cela signifie que les criteres de la verite, ce n'est pas la «pensee» ni la «raison», mais l'action vers le but qui exige de l'homme l'experience obtenue dans le processus de son action reciproque avec l'objet, son travail rationnel, la verification par la voie de l'experimentation, apres quoi le resultat de cette circulation peut plus ou moins correspondre a la realite objective et cela en temps et lieu Lenine a dit «Avec le changement d'epoque et de lieu, le savoir se transforme en ignorance, et vice-versa» Cette circonstance est soulignee encore de façon plus frappante chez Gogol, «Ce qui existe est raisonnable, ce qui est raisonnable existe, avec le changement d'epoque et de lieu, le raisonnable devient demence, la realite devient irreelle»

On voit dans cet expose que la methode d'Abai ne montre pas les phenomenes en liaison, dans l'unite, dans leur developpement, transformes par la voie de contradictions, mais superficiellement et separement, sans mouvement

Il est donc inutile d'etudier chez lui, cette methode de connaissance n'est pas la nôtre, mais une methode d'idealisme metaphysique Notre methode scientifique de connaissance, c'est la dialectique materialiste avec laquelle notre jeune societe kazakhe doit etudier non chez Abai, mais chez Marx, Plekhanov, Lenine et autres classiques du marxisme

ENSEIGNEMENT D'ABAI SUR LA SOCIÉTÉ

Pour terminer, quelques mots a propos des concepts d'Abai sur la societe Dans la seconde moitie du 19eme siecle, quand Abai, ne trouvant pas de soutien dans l'opinion publique comme patriarche, menait un combat sans merci pour la conservation de l'ancien ordre legal du regime tribo-patriarcal, et en même temps pour la conservation de sa propre position de patriarche, il definissait a cette epoque la societe comme «l'ensemble des champs attaches dans l'unite»

La societe humaine se differencie de la societe animale, justement par l'action reciproque des hommes entre eux, par consequent, plus encore l'ensemble de leur activite reciproque

En ce qui concerne le rôle des individualites dans l'histoire humaine, nous n'avons jamais conteste, au contraire, que l'homme est un produit des milieux sociaux et comme effet des causes, il a une influence connue, mais pas fondamentale, sur la societe Abai, s'accommodant des nouvelles conditions de vie, appelle dans ses avant dernieres oeuvres a la connaissance, a la culture, a l'unite des tribus

kazakhes et des territoires, à l'économie, voyant en elles le salut du peuple kazakh arriéré. Ici encore il exprime dans toute leur force les intérêts des rapports commercio-capitalistes à Kirkraï à la fin du 19eme siècle et au début du 20eme, et même, il ne faut pas s'en étonner, l'idéologie de l'intelligentsia nationaliste kazakhe d'aujourd'hui. Voilà pourquoi ceux-ci élèvent Abaï au rang des matérialistes et pourquoi la grande majorité d'entre eux n'ont que des éloges pour Abaï et sa philosophie.

CONCLUSIONS

Pour dresser le bilan de ce que nous avons dit, nous pouvons sans particulières difficultés déterminer la philosophie d'Abaï comme un conglomérat hétéromorphe de philosophies bourgeoises habituelles à prédominance théologique. Cette philosophie s'est répandue et se répand à l'époque actuelle parmi la grande masse sérieuse et intelligente du peuple kazakh. De plus, à notre très grand regret, même en cette onzième année de notre révolution, la philosophie d'Abaï est présentée sans la moindre critique à la jeune opinion publique kazakhe comme une authentique philosophie matérialiste à la mode kazakhe. La philosophie d'Abaï, ce sont des maximes citées jusqu'à présent dans toutes les écoles kazakhes, dans les publications kazakhes, dans les interventions...

Si ces anomalies révoltantes s'étaient produites il y a cinq ou six ans, on pourrait ne pas s'en étonner, car alors le processus de l'instauration du pouvoir des travailleurs ne faisait que commencer au Kazakstan, mais maintenant que la révolution se produit dans tous les domaines de la vie du peuple kazakh, nous considérons qu'une des questions prioritaires de l'organisation du parti au Kazakhstan sur le front idéologique consiste à en finir avec l'abaïsme, comme une banale vieillerie bourgeoise.

C'est pourquoi il est indispensable, dans le plus court délai, de mobiliser toutes les forces culturelles des organisations du parti des soviets du Kazakhstan contre l'enseignement d'Abaï et de ses partisans d'aujourd'hui.

Ilias KABOULOV
«Steppe soviétique», 2 août 1928

LE POÈTE ABAÏ ET SA PHILOSOPHIE
à propos de l'article du camarade Kaboulov

Le camarade Kaboulov par son article sous le titre *«Philosophie du poète kazakh Abaï et sa critique»* dans *«La steppe soviétique»* du 2 août terminait avec cette conclusion

meurtrière pour Abaï: «Une des questions prioritaires de l'organisation du parti au Kazakhstan sur le front idéologique consiste à en finir avec l'abaïsme, comme une banale vieillerie bourgeoise. C'est pourquoi il est indispensable, dans le plus court délai, de mobiliser toutes les forces culturelles des organisations du parti des soviets du Kazakstan contre l'enseignement d'Abaï et de ses partisans d'aujourd'hui». Profitant à propos et hors de propos de chaque maxime philosophique et de constructions arbitrairement schématiques, le camarade Kaboulov montre la nécessité d'en finir définitivement avec Abaï.

COMMENT ABATTRE ABAÏ

Certes, il faut se séparer de l'idéalisation du nom d'Abaï, mais pas de la manière qu'emploie le camarade Kaboulov. Il faut apprécier toute valeur spirituelle et culturelle, qu'elle soit grande ou petite, par la voie marxiste-léniniste, en conformité et en liaison avec les conditions historiques. L'approche grossièrement inconsidérée du camarade Kaboulov n'est capable que de renforcer le fétichisme autour du nom d'Abaï, et d'engendrer des divergences dans le front idéologique de nos organisations du parti.

Nous ne pensons pas du tout qu'Abaï doit être le chef spirituel de notre jeunesse. Le c.Kaboulov a écrit: «Notre méthode scientifique de connaissance, c'est la dialectique matérialiste avec laquelle notre jeune société kazakhe doit étudier non chez Abaï, mais chez Marx, Plékhanov, Lénine et autres classiques du marxisme». Il me semble qu'à notre époque il est clair pour chacun qu'il faut étudier non pas chez Abaï, mais chez Marx, Plékhanov, Lénine. Cela est parfaitement clair.

Il est vrai que d'autres considèrent Abaï comme «un Kazakh surnaturel». Ici on voit l'importance de l'erreur dans la conception du monde de ces gens; et là nous sommes d'accord avec Kaboulov. Il n'y a pas d'homme surnaturel. Mais cela ne signifie pas le moins du monde qu'il n'y a pas eu dans l'histoire des individualités hors du commun, avec un rôle historique, qu'il n'y a pas eu de talents. Il y en a eu, et pendant un temps assez long il y aura encore des personnalités qui reflètent en eux-mêmes leur époque, leur milieu social, etc.

Dans l'histoire du peuple kazakh, nous comptons Abaï au petit nombre de ces gens remarquables, bien sûr, pas pour son système philosophique, mais comme le fondateur de la littérature classique kazakhe et un militant de son temps. Et à ce qui nous semble, distinguer Abaï le philosophe d'Abaï l'artiste et écrivain-publiciste de son temps n'a pas de sens, car nous devons avoir une entière conscience des processus historiques, déchiffrer les conditions concrètes du milieu historique donné, dans la mesure où Abaï est globalement le

produit de cette époque historique avec ses processus socio-économiques. Ou alors le camarade Kaboulov pense que la dialectique permet de diviser arbitrairement Abaï selon ses idées préconçues et d'examiner à part Abaï-philosophe, Abaï-artiste, Abaï-publiciste. N'oublions pas que philosophie, critique politique, littérature, art, esthétique sont des branches limitrophes et liées de la culture spirituelle de l'homme.

Pour s'en convaincre il suffira de citer quelques exemples: on trouve chez Pouchkine ces vers terribles: *«Aux calomniateurs de la Russie»,* où il insulte le mouvement national-révolutionnaire du peuple polonais opprimé sous la botte de Nicolas Ier dans la première moitié du 19eme siècle. Y a-t-il ici une simple erreur ou un malentendu avec Pouchkine? Non. C'est ici l'instinct social du «barine» russe qui se manifeste chez le plus génial poète classique national. Pouchkine considéra aussi l'insurrection de Pougatchev comme une révolte cruelle et absurde. Il a aussi écrit «L'anniversaire de Borodino», et une suite de poèmes réactionnaires, dans lesquels il n'est pas difficile de retrouver l'idéologie d'un grand seigneur fonctionnaire.

Prenons Tolstoï. Le système religio-philosophique de Tolstoï, qui l'éleva un temps non seulement comme le maître à penser de l'intelligentsia russe de la période décadente, mais fit de lui, aux yeux de l'Europe cultivée, le prophète du 20eme siècle, est maintenant considéré comme un objet réactionnaire, bien que Tolstoï, par son combat contre la forme de gouvernement et l'ordre social existant, sa lutte contre l'église officielle, ait joué à une certaine époque un rôle positif. De nos jours cependant sa philosophie apparaît comme une chose naïve et pitoyable, réactionnaire. Et pourtant l'écrivain Tolstoï est entré dans la culture spirituelle du vieux monde comme une des grandes réussites morales de l'humanité.

Il nous faut étudier à fond et soumettre à la critique l'héritage artistique, disséquer ses insuffisances, démonter son idéologie, ses bases sociales, etc. On peut, bien sûr, en finir en deux temps avec Pouchkine, Tolstoï et d'autres. Mais alors ces grandes réussites morales de l'humanité laissent un grand vide. Le Parti aborde fort prudemment la question de l'utilisation de l'héritage culturel et artistique qui nous a été légué. Lénine a dit: «La culture prolétarienne ne surgit pas de nulle part, n'est pas une invention des hommes socialistes. Tout cela n'est qu'une absurdité complète! La culture prolétarienne doit être le développement régulier de ces réserves de connaissances que la société a élaborées sous le joug de la société capitaliste qui avait mis en place la société bureaucratique». Cela s'applique à toute culture, et nous approuvons absolument ces paroles de Lénine en ce qui concerne l'art.

LA PHILOSOPHIE D'ABAÏ

«Il ne sert à rien à la jeune société kazakhe de chercher dans la philosophie sans espoir d'Abaï des réponses aux questions philosophiques». Nous sommes d'accord avec le camarade Kaboulov, qui n'a pas été le seul à le faire remarquer. Son raisonnement sur la philosophie d'Abaï, bien sûr, se base sur la position marxiste, mais d'une façon confuse...

En essayant de prouver l'inconsistance d'Abaï comme philosophe, il révèle son incompréhension du caractère de la philosophie et de la publicistique d'Abaï.

Voyons d'abord l'aspect de publiciste social de l'oeuvre d'Abaï. Dans tous ses poèmes, il exprime clairement l'humeur et les pensées qui lui venaient, comme une certaine quintessence des mouvements sociaux qui se produisaient à son époque, préparés par tous les développements historiques antérieurs du pays...

... l'époque d'Abaï fut celle de la mise en application active du capital commercial colonial dans le milieu communautaire patriarcal avec toutes ses conséquences positives et négatives, et ensuite l'époque de la collision conflictuelle d'une culture arriérée avec une culture supérieure.

Cette circonstance donne à l'oeuvre d'Abaï sa nuance particulière.

Le camarade Kaboulov divise arbitrairement Abaï en deux périodes: la première, disons conservatrice, et la seconde qui serait libérale. Ce n'est que pur schématisme, et non l'étude d'Abaï de son vivant.

Notons qu'Abaï semble n'avoir rien écrit jusqu'à trente ans, que toutes ses oeuvres publiées ont été écrites dans la seconde moitié de sa vie, en vingt ans. Les premières de ses oeuvres ont presque toutes exclusivement un caractère de publiciste, mais leur forme est celle de l'ancien chant kazakhe. Dans tous ces poèmes il n'y a aucun conservatisme nettement formulé. Il y a chez Abaï des erreurs isolées, des malentendus, à cause de son manque de culture et de son ignorance, mais dans tout le reste on trouve une satire et une ironie maligne envers ce milieu où il vivait, qui s'étalait à ses yeux.

Dans ses premiers poèmes on ne trouve aucun conservatisme. Il a sa propre conception du monde mais il ne comprend pas toujours les phénomènes qui surviennent et reste perplexe à la croisée des chemins. Dans les derniers, il en arrive à formuler une accusation totale du milieu social en dégénérescence en la personne de tous les riches parasites, les intendants concussionnaires, tous les filous de la plus misérable espèce, fainéants et profiteurs...

On peut s'étonner que le camarade Kaboulov, faisant référence à deux poèmes d'Abaï le considère dans la première

periode comme conservateur Voyez-vous, Abai etait lui-même un patriarche, mais tous ces riches, intendants et autres etaient de nouveaux militants, qui ignoraient Abai, et apparaissaient comme porteurs des formes sociales de vie qui se mettaient en place, et cela irritait Abai qui commença a les hair et a les invectiver C'est un jugement superficiel et schematique A notre avis, ces types sociaux se repandaient vers les annees 80 du siecle dernier, et Abai commença a demasquer sans pitie la societe de son temps en leur personne C'est justement en cela que reside le côte positif d'Abai, et nous trouvons pleinement, dans ces interventions remarquables d'Abai, la voix de l'epoque, la langue eloquente des mouvements sociaux Tolstoi et Saltykov-Chedrine ont eté egalement remarquables par ce côte positif Il est caracteristique qu'on ne trouve chez Abai, a côte de la satire feroce du milieu existant, aucune larme sur le passe

Nous ne pouvons ici relever en detail les caracteres de l'oeuvre de publiciste d'Abai, dont nous avons fait etat dans notre essai en langue kazakhe Mais nous contestons l'opinion qui trouve un caractere conservateur dans ses poemes satiriques et publicistiques, et nous declarons qu'il apparaît justement comme le heraut de la nouvelle epoque du capital commercial C'est en cela que nous voyons le rôle historique positif d'Abai

Par la suite, Abai formalise cela, bien que son ideal ne se soit pas developpe jusqu'a sa forme achevee et n'ait pu atteindre son plein developpement dans le milieu ou il vivait Pourtant, dans ses derniers poemes, du point de vue de la langue et de formes d'une plus grande maturite - la societe et la jeunesse approuvent le nouvel ordre social - Abai les appela a s'emparer de la culture, a se mettre au travail, et même au commerce, et tourna en derision les vices et la routine de son milieu Dans tous ces vers il y a quelque chose de nouveau, et il est peu de hautes pensees, problemes et enigmes qu'il ne sût et n'entendît avant son milieu Cela ne serait que billevesees et sottises? Pas le moins du monde C'est la langue de l'epoque, la voix de quelque chose de nouveau, et c'est parce que c'etait tres populaire parmi les masses kazakhes que tous, de l'enfant au vieillard, mêmes les kazakhs illettres s'en transmettaient par coeur tous les motifs

Abai fut un authentique poete populaire, et dans l'histoire de la litterature et de la critique politique, rarement un ecrivain eut dans les masses populaires un succes semblable a celui que connut Abai

De tels phenomenes se produisent a un tournant de l'histoire, a une etape donnee du developpement historique de la nation et des classes, une telle gloire et une telle reconnaissance de tout le peuple n'echoit qu'a quelques individus qui ont su refleter en leur personne l'humeur et l'esprit de la vie spirituelle de leur epoque Bien sûr, bien

des choses ont vieilli chez Abai, peuvent sembler naives, une partie de son oeuvre est devenue conservatrice Mais tout cela ne diminue pas le moins du monde la signification historique d'Abai, comme ideologue socio-publiciste de la nouvelle opinion publique qui apparaissait a son epoque Et tout marxiste se doit d'examiner tout l'heritage litteraire en liaison avec les conditions historiques concretes

En critiquant Abai, beaucoup de nos camarades attirent l'attention sur l'aspect arriere de son ideologie, sur quelques contradictions de ses regards sur le marxisme, et negligent sa signification historique comme poete et comme militant de son temps On pretend qu'il n'exprimait pas l'ideologie proletarienne, qu'Abai est sympathique aux nationalistes Sornettes que tout cela! Les contradictions d'Abai avec le marxisme, ses erreurs et naivetes, qui sont claires pour nous, ne signifient en aucune façon que la societe sovietique doit mettre Abai aux archives Abai ne pouvait etre marxiste et ne pouvait exprimer dans son oeuvre l'ideologie proletarienne Même dans Tchernitchevski, Saltikov, même dans Gorki il est facile de trouver des contradictions, des choses qui ne sont pas marxistes, en depit du fait que certains d'entre eux ont grandi avec le proletariat russe, au moment ou se formait et se developpait la conscience de classe du proletariat, qu'ils vivaient dans la nouvelle epoque sociale, qu'ils avaient derriere eux une certaine culture spirituelle du peuple russe et connaissaient la culture europeenne Alors que peut-on demander a Abai au sujet du marxisme? Les Tchernitchevski, les Saltikov et autres ne seront pas ignores de nous, et ne seront de longtemps oublies Leur signification et leur merite ne tient pas a la qualite de leur marxisme, mais en tout autre chose Et c'est pareil quand nous parlons d'Abai

La philosophie d'Abai est tres simple Il n'a pas un systeme philosophique global Des pensees isolees, des conceptions du monde et de la societe se rencontrent dans tous ses poemes, comme en gros chez tous les poetes, mais dans certaines de ses oeuvres se revelent des elements de sa vue du monde et de son ideal social Ces pensees separees, non reliees entre elles, avaient de son temps, sans discussion possible, une influence sur la vie spirituelle du kazakh inculte, mais on ne peut en aucune façon affirmer qu'Abai ait laisse en tant que philosophe un quelconque systeme de vision du monde Il est vrai qu'Abai atteint par moments a cette generalisation de la reconnaissance d'un monde unique et global, et en arrive a l'unite des parties de toute la conception du monde, supposant que chaque objet, chaque être y a sa place Ce fut le travail d'une forte individualite, enserree dans l'etau des dependances fatales du milieu, le dur travail pour resoudre les questions que lui posait le milieu

Il a ecrit deux ou trois poemes sur des themes religio-philosophiques et une espece de puissante ode «Allah» Ils ne presentent rien de neuf quant au caractere religieux de la

pensee d'Abai, si ce n'est que peut-être ils etaient nouveaux pour le milieu kazakh d'alors, trompe par les simagrees, les remedes empiriques et la scholastique de tous les mollahs-charlatans Les philosophes religieux musulmans de plus ancienne origine, au contraire, sur le fond de la croyance a l'islam, ont reussi a developper des systemes metaphysiques, theologiques plus complets qu'Abai, on retrouve leurs idees et leur influence chez Abai, notamment dans sa negation des formes exterieures de religion prêchees par les mollahs

Toute la philosophie d'Abai est eclectique des parcelles viennent d'ici, d'autres de la, on peut y retrouver l'influence de Tolstoi, qu'il a beaucoup lu Un grand nombre des jugements philosophiques d'Abai sont maintenant devenus des choses retrogrades, de la même façon que ses poemes de publiciste ont vieilli et semblent maintenant naifs, quoique les derniers aient un temps fortement agite la vie spirituelle kazakhe

Pourtant Abai ne doit pas être globalement condamne a cause de sa philosophie et totalement oublie On doit reconnaitre a ses poemes socio-publicistiques une signification historique comme documents de l'epoque Mais le merite essentiel d'Abai du point de vue de l'art est son oeuvre

L'HÉRITAGE LITTÉRAIRE D'ABAI

Nous considerons Abai comme le fondateur de la litterature classique kazakhe, et nous pensons que nous ne sommes pas devant une quelconque contradiction avec le marxisme Ce serait une sottise de le taire parce qu'un temps le mouvement nationaliste s'est inspire du nom d'Abai Si quelque monarchiste ou quelque reactionnaire affirme que la terre tourne autour du soleil, nous n'irons pas le contredire par haine de classe

Quand nous disons qu'Abai apparaît comme le fondateur de la litterature classique kazakhe, c'est un peu comme quand on dit que Pouchkine fut le pere de la litterature classique russe A l'epoque d'Abai il n'y avait rien de semblable a une litterature classique, a part de simples chansons Il y avait, bien sûr, même avant Abai, des chanteurs isoles de valeur plus ou moins grande, et ses contemporains et même des poetes de sa tribu avaient atteint une certaine forme d'art Mais c'etait tout

Abai le premier chanta une poesie subtile, la pensee et l'elegie dans ses vers dans lesquels se forma et se forgea la nouvelle personnalite et individualite kazakhe qui, a partir de ce moment vecut, dans un sentiment gregaire, qui alors s'eveilla et grandit, exigeant imperieusement sa nourriture spirituelle Abai elargit l'horizon du chant par ses poemes satiriques sur des themes sociaux, comme par des vers parfaits de son temps, et qui n'ont pas vieilli, sur quelques autres

themes, par exemple les relations entre hommes et femmes, l'amour, la poesie, la nature environnante, et enfin ses traductions inegalees d'oeuvres de Lermontov, Pouchkine, Krylov, ou s'expriment tout particuliere-ment sa force poetique et son don du verbe

Dans tout cela Abai s'exprima dans le style kazakh le plus simple et le plus elegant, atteignit une telle hauteur de maîtrise que les traductions de ces maîtres de la litterature russe, Pouchkine, Lermontov et Krylov ne sont pas le moins du monde inferieures aux originaux, a l'exception de digressions conscientes et de modifications conformes a la comprehension de la langue Grâce a cette maîtrise, les sons subtils de la lyrique d'Abai lui-même et la grande oeuvre artistique de Lermontov et Pouchkine procurerent une veritable jouissance au contemporain d'Abai, même au kazakh illettre, lui ouvrirent un nouveau monde, elargirent son horizon et pour cela se repandirent par les steppes, eveillant et forgeant une nouvelle personnalite

Et c'etait quand 1% de la population seulement savait lire, quand l'ecriture etait quasiment reservee au sacre, qu'il n'y avait pas de langue litteraire, que même les paroles des quatrains etaient en termes religieux, arabes ou tatars Par la suite tous les poetes adopterent la technique stylistique et la langue simple d'Abai Le style d'Abai a ouvert le chemin a notre langue litteraire d'aujourd'hui Et elle inegalee encore maintenant

Abai a rempli ici une haute mission historique Et on peut lui appliquer les paroles que prononça notre savant marxiste Pokrovski au sujet de Pouchkine «Nous aimons Pouchkine parce qu'il a fabrique notre grande langue russe»

Avant Abai il n'y avait en gros aucune forme litteraire Toute la technique des paroliers consistait en quatrains Le premier, Abai produisit des rythmes a la metrique precise, crea ses propres formes et sa technique, qui entrerent entierement dans la litterature ulterieure

Il faut ensuite dire que la tendance generale de sa poesie est plus proche de Saltikov et Gogol, qui sont presque de la même epoque Abai ne connaissait pas la technique, etait peu instruit, c'est pourquoi sa langue aceree et sa satire adroite n'ont pas une forme achevee Le milieu ne lui donna pas non plus, et ne pouvait lui donner tous les materiaux indispensables a la creation des types kazakhs immortels, comme Razouvai, Sobakevitch, Khlestakov

Prenant en compte la place particuliere de la satire, beaucoup considerent Abai comme romantique Le camarade Kaboulov est proche de cette opinion C'est meconnaître les lois generales de la litterature et le caractere de l'oeuvre d'Abai De cette façon on pourrait compter aussi au nombre de l'ecole romantique et Gogol, et Saltykov pour la satire et l'humour Mais toute denonciation des vices d'un milieu social donne est du romantisme En examinant les details

des poésies d'Abaï on ne trouve aucune filiation du romantisme, caractéristique de quelque période décadente de telle ou telle époque. Au contraire, ce qui est caractéristique des poésies d'Abaï, c'est son appel, un certain zèle pour aller de l'avant, la recherche de quelque chose de nouveau et sa réaction originale à son milieu.

Comme nous l'avons dit plus haut, ce fut le retentissement des nouvelles tendances, du nouvel esprit qui exprimaient la nouvelle époque sociale sous la forme du capital commercial en train de s'infiltrer dans la steppe kazakhe, et l'idée d'une nouvelle culture, plus élevée.

Abaï n'a pas obtenu beaucoup comme artiste et comme poète. Mais assez pour que conformément avec les conditions historiques on le reconnaisse comme le fondateur de la littérature kazakhe.

Pour le reconnaître, ne soyons troublés par son origine familiale patriarcale, ni par le fait qu'il a été intendant de volost. Pour apprécier la signification historique positive d'un individu son origine sociale peut être effacée par ses services historiques. Les exemples sont nombreux et il est inutile de les citer ici. De la même façon il faut aussi montrer de l'indulgence pour les défauts personnels, quand toute l'activité historique de l'individu en général dépasse ses erreurs.

Dans l'histoire il y a eu des cas ou le leader spirituel de toute une génération en arrive à la plus grande déchéance morale, ne citerions-nous que l'exemple de Heine. Abaï intendant est aussi un produit de ce milieu. Et Saltykov fut administrateur d'un palais d'Etat ce qui dans la vieille hiérarchie bureaucratique n'était pas une petite fonction.

On dit qu'Abaï a maintenant vieilli, qu'il y a de nos jours chez nous des poètes et des écrivains meilleurs que lui. Ce n'est quand-même pas une raison pour tenter de gommer la signification historique d'Abaï.

Idiris MOUSTAMBAÏÉV " La steppe soviétique "
n°191, du 22 août 1928

Traduit par Jacques MARTIN

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective", et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ABAÏ IBRAHIM KOUNANBAIEV
Paroles Edifiantes

Edition a été corrigée et établie par
Jacques Martin et Gulnar Sarsikéïéva.

Responsable de la saisie en ordinateur:
Goulbanou Sarsenbaïéva.

Peintre (couverture du livre):
Naghuime Nourmoukhambétov

Rédacteur technique:
Tamara Souranova

N° d'édition: 419

Dépôt légal: le 26 juillet 2000.
Format: 84x90[1]/32. Papier offset. Garniture «Times». Feuille d'impres. convention.: 5,6. Impression en couleur: 6,0. Feuille d'impres. comptable: 5,9.
Tirage: 5000 exemplaires.
N° de commande: 3813.

Edition «BILIM» du Ministere de la Culture, de l'Information et de l'Accord Social de la République du Kazakhstan.
Adresse: 143, avenue Abaï, 480009, ville d'Almaty, tél.: 53-89-84.

SAF (Société anonyme fermée) «DAOUYR» de l'Association de la fabrication de livres «KITAP».
Adresse: 93, avenue Gagarine, 480009, ville d'Almaty